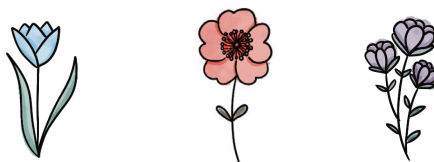


# L'ESPOIR

## MOT PAR MOT



Par-delà la violence  
faite aux femmes





L'ESPOIR  
MOT PAR MOT

**Par-delà la violence  
faite aux femmes**



# TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	4
Leilani.....	7
Tuba.....	11
SONIA.....	17
Suzie .....	21
Gina.....	27
Inés .....	33
Dina.....	39
Aurélia.....	43
Chéckina.....	47
Maya .....	51
Nicole.....	55
Ecatrina.....	59
Marthe .....	63
Monique, Andrée et Suzanne .....	69
Margo.....	75
L'espoir mot par mot.....	78



# PRÉFACE

Depuis plus de trente ans, j'écoute les femmes qui me racontent leurs histoires, des histoires qui m'ont marquée et sont restées présentes en moi.

Des femmes m'ont ouvert leur cœur et m'ont partagé leur vie.

J'ai écouté longtemps, j'ai essuyé leurs larmes, j'ai apaisé leurs souffrances, je les ai félicitées de leur courage pour se dévoiler et pour demander de l'aide.

Ces histoires méritaient d'être racontées en hommage à ces femmes. Elles témoignent des différents visages de la violence « amoureuse » et nous sensibilisent à ses désastreuses conséquences pour les femmes et leurs familles.

Ces récits de vie sont inspirés d'événements réels même si les noms et les circonstances ont été changés.

Merci à Lucie Bernier et à Sylvie Cantin, mes deux complices dans cette aventure, merci pour les longues heures passées à écouter mes souvenirs, à discuter et finalement à leurs efforts pour rédiger ces textes.

Merci à Yara El-Ghadban, toujours présente pour nous appuyer et laisser les traces de sa plume d'autrice sur ces textes.

Merci à Sabrina Cayer, notre graphiste qui a associé chaque femme à une fleur, un symbole d'espoir.

Ces histoires remplies d'émotion sont maintenant entre vos mains, prenez soins d'elles, lisez-les avec votre cœur, et surtout contribuez, à votre manière, à mettre fin à la violence faite aux femmes. Un monde meilleur ne se fera pas sans elles.

*Maysoun Faouri*

Directrice générale  
Concertation-Femme







# LEILANI



**J**e suivais des cours de français quatre jours par semaine et Sara, ma petite fille de 3 ans et demi fréquentait le service de garde. C'était nouveau pour nous deux de sortir, d'avoir une activité. Bien qu'arrivée au Québec depuis 5 ans, je ne venais au Centre pour apprendre le français que depuis 2 mois. Je constatais que Sara apprenait le français beaucoup plus rapidement que moi au service de garde. J'étais heureuse de la voir jouer avec d'autres enfants. On me disait qu'elle s'adaptait bien malgré sa timidité du début.

J'étais ravie et Sara aussi. Puis on m'a convoquée au bureau de la directrice du Centre. J'étais inquiète. On voulait me

parler de Sara. Je me demandais pourquoi. La directrice et l'éducatrice étaient présentes. On m'a dit que Sara avait tenu des propos troublants. Elles voulaient valider avec moi la réelle portée des mots prononcés et comprendre le contexte familial. Je craignais la suite.

L'éducatrice m'a précisé que Sara aimait jouer avec le petit marteau du coffre à jouets. Alors qu'elle s'amusait à taper le plancher avec le marteau, Sara a dit une phrase « étrange ». Pour s'assurer de ne pas déformer les mots de Sara, l'éducatrice m'a lu les notes prises tout de suite après l'échange.

Sara : Je veux un couteau pour tuer mon père.

L'éducatrice : Pardon Sara, peux-tu répéter ce que tu viens de dire ?

Sara : Je veux un couteau pour tuer mon père.

L'éducatrice : Sara, regarde-moi, est-ce que tu me parles d'un jeu vidéo où le jeu

est de tuer un personnage ?

Sara : Non, non, je veux un couteau, pour tuer mon père.

L'éducatrice : Tu veux dire que tu veux que ton papa soit mort ? C'est-à-dire qu'il ne respire plus comme le petit chat de l'histoire que nous avons lue hier ?

Sara : Oui comme le petit chat de l'histoire où le petit chat ne bouge plus jamais.

L'éducatrice : Et pourquoi tu veux que ton papa ne bouge plus jamais ?

Sara : Pour ma maman. Je ne veux plus qu'elle pleure chaque jour. Je peux aller jouer ?

L'éducatrice : Oui, tu peux aller jouer...

J'ai regardé l'éducatrice, puis la directrice, et j'ai su ce qu'elles devinaient. Elles attendaient des explications. J'aurais voulu inventer quelque chose, apaiser les soupçons, mais cette fois il s'agissait de ma petite fille de 3 ans et demi qui voulait me

défendre. Je n'arrivais plus à respirer. J'ai fondu en larmes, incapable de prononcer le moindre mot. Je n'ai pas nié la violence conjugale, je ne l'ai pas confirmée non plus. Je me sentais démasquée. La gorge nouée par la peur et la honte. Malgré les pleurs, je n'ai pas oublié l'heure. Je devais récupérer Sara et rentrer faire le souper. J'ai imploré la directrice et l'éducatrice de n'en parler à personne. J'ai promis que je reviendrais bientôt. J'avais tellement peur.

Après un certain temps, je suis revenue au Centre. C'était le seul lieu que je connaissais. L'effet de la violence sur Sara me terrorisait plus que la violence que je subissais.

Au Centre, j'ai commencé à partager des pans de ma vie. Je racontais ma vie, tranquillement, mot par mot.

Mes origines, en Asie du Sud-Est.

Mon destin, celui des filles de ma condition. Travailler comme domestique chez les riches dans d'autres pays, dans des conditions difficiles, de 6h à 23h sans un

seul jour de repos, pour ensuite envoyer une grande part du maigre salaire à la famille.

Ma résignation à quitter le pays pour aller vivre chez une famille riche.

Ma rencontre inespérée avec un homme qui voulait bien m'épouser, m'évitant ainsi une vie de misère. Ma planche de salut dans les circonstances.

Mon mariage rapide.

Notre venue au Québec, il y a cinq ans.

Mon mari, sa colère et les mauvais traitements qui ont commencé dès les premiers jours du mariage.

Mon bébé, ma petite Sara née il y a 3 ans et demi.

Les manifestations de la violence psychologique et physique qui sont devenues quotidiennes. Mon mari qui me frappait chaque matin. Il disait que ça faisait partie du déjeuner. Une fois, il m'a cassé le bras.

La terreur et la honte qui sont devenues une seconde peau.

La carapace que je me suis forgée, le sentiment d'être aussi insensible que « le bois de la table ».

Le sentiment d'impuissance.

L'isolement.

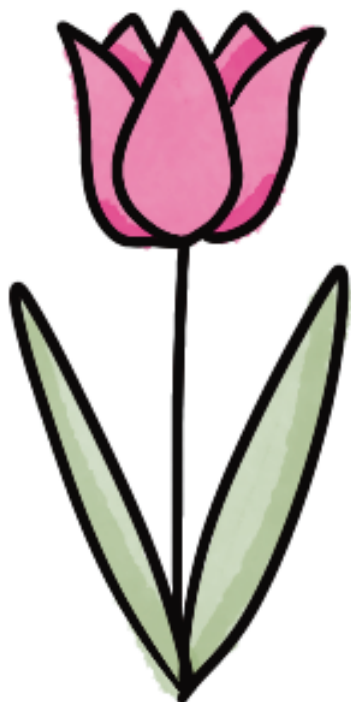
Ma plus grande peur : qu'il m'arrache à Sara et me renvoie dans mon pays d'origine, et qu'il m'arrache à Sara, comme il ne cessait de menacer.

Ma capacité à dissimuler cette dure réalité, du moins jusqu'à ce que ma petite Sara veuille tuer son père, pour me sauver.

Il aura fallu beaucoup de rencontres et beaucoup de temps pour retrouver un peu de confiance en moi, croire que j'avais des droits et des ressources. J'ai entrepris le long chemin de la guérison.



# TUBA



C'est le soir de mes cinquante ans. Je viens de rentrer chez moi après la fête organisée par mes enfants. C'était grandiose : mes amies, mes collègues, tout le monde y étaient, le restaurant embaumait le jasmin, le menu était copieux et savoureux. J'étais la reine de la fête et, maintenant, je suis seule à nouveau. Seule dans cette même chambre depuis vingt ans.

Quand je me suis mariée, je croyais que ce serait pour toujours. J'avais une vision idéalisée de ce que serait ma vie de couple. J'ai passé ma jeunesse à lire des romans d'amour et de la poésie romantique. Les livres étaient mon refuge d'enfant unique.

J'ai grandi dans une maison où ma mère, issue d'une grande famille de Lima, tenait salon ou prenait le thé avec ses amies, tandis que mon père, haut personnage de la vie intellectuelle, était souvent absent, plus consacré à la vie politique du pays qu'à l'éducation d'une enfant, une fille en plus. Ils m'aimaient bien, mais ils n'avaient pas beaucoup de temps ni d'intérêt pour moi. Ils se lassaient bien vite de ma présence. C'est mon père qui m'a donné ce surnom, Tuba, comme l'instrument de musique. Il n'y en a généralement qu'un seul dans un orchestre et il a un ton grave comme ma voix. Il aimait m'entendre chanter le soir et il m'accompagnait parfois au piano. C'est le plus doux souvenir de mon enfance. Nous n'étions pas proches de la famille. J'ai été élevée par des étrangères payées pour le faire. Je connais bien la solitude. Je m'étais promis que mon mariage et ma vie de famille seraient différents. Que mon mari serait amoureux et attentionné. Que nous serions des parents affectueux, présents et bienveillants. Pour toujours.

J'ai fait des études de Lettres tout

naturellement. C'est durant ma dernière année d'études que j'ai rencontré Daniel. Il était plus vieux d'une quinzaine d'années. Ingénieur, il avait surtout travaillé à l'étranger dans les mines du Chili et de l'Argentine, pays d'origine de ses parents. Il rentrait au Pérou, voulait s'y établir et fonder un foyer. Nos mères se fréquentaient, nous avons fait de même et nous nous sommes mariés un an après notre rencontre. J'ai dû me convertir à sa religion. Sa famille, une des plus anciennes de leur communauté, y tenait beaucoup. Lui aussi, même s'il n'était pas très religieux. J'étais catholique, pratiquante. C'était important pour moi que nos futurs enfants grandissent dans la foi de leurs deux parents. Ce ne serait pas la mienne, mais celle de mon mari. Daniel n'était pas l'homme de mes rêves. Le grand amour de ma vie m'avait quittée l'année précédente pour faire des études à l'étranger. Je désespérais de rencontrer quelqu'un pour débiter ma vie adulte. Comme toutes mes amies. C'était en 1991, j'avais vingt ans. Si jeune ! Daniel avait 35 ans, il était charmant, drôle et cultivé, tout en étant

mature et raisonnable. Il avait plusieurs amis argentins, exilés comme lui à Lima et, pour lui, la vie, mis à part son travail, était une fête. De plus, il était un bon parti promis à un brillant avenir. Un ingénieur avec un bon poste, ce qui était rare à l'époque dans notre pays déchiré par les problèmes politiques et économiques. Je croyais que je pourrais l'aimer et que lui aussi m'aimerait. Que notre vie serait remplie de joie et de confort.

Comment a-t-il pu devenir amer, puis acerbe et finalement si cruel ? Je crois que c'est l'exil, les déconvenues et la solitude qui ont tué sa joie de vivre. Il s'était pourtant frotté à la dureté de la vie : son frère aîné et sa jeune femme avaient disparu durant la Guerre sale en Argentine, puis un de ses amis aux mains du Sentier lumineux quelques mois avant notre mariage. C'est comme si la violence et la mort l'avaient toujours frôlé et qu'il avait décidé qu'elles n'auraient pas de prise sur lui. Il ne s'intéressait pas à la politique et moi non plus. Dans nos pays, la violence, la corruption et les exactions prenaient

souvent le dessus. Mieux valait se tenir loin de la vie publique. Nous vivions à Lima, tranquilles, mais son travail l'amenait souvent dans l'arrière-pays où s'affrontaient les révolutionnaires et les forces armées. J'essayais de ne pas trop y penser. Après un an de mariage, j'étais bien occupée par nos jumeaux, David et Raquel. Ils étaient ma raison de vivre, la lumière de mes jours et l'avenir de nos deux familles. Quand Daniel était en ville, la maison était pleine de musique, d'amis, d'enfants et de fêtes. J'étais comblée et Daniel était un mari attentionné et un père aimant.

Pourtant, la situation politique nous a rattrapés par la bande. En avril 1992, lors du coup de force de Fujimori, mon père, ce vieux social-démocrate a été arrêté, jugé sommairement et emprisonné. Daniel a perdu son emploi en juin, sa compagnie avait fait banqueroute. C'en était trop. Daniel et mon père, libéré après quelques semaines, ont préparé notre exil. Mes parents et ceux de Daniel sont partis pour l'Espagne. Daniel, lui, a choisi pour nous le Canada où il avait des contacts dans

des compagnies minières. J'aurais préféré l'Espagne ou un autre pays de langue espagnole, mais qui prend mari, prend pays, n'est-ce pas ? Ce départ ne me disait rien qui vaille. Or, Daniel se moquait bien de mes appréhensions. Il avait des relations avec qui il avait travaillé au Chili, il parlait bien anglais et tout se passerait pour le mieux là-bas, me promettait-il.

Arrivés ici, en 1995, nous avons vite déchanté même si nous avons été bien accueillis par des cousins de Daniel. Les jumeaux avaient trois ans à peine, j'en avais 24 et je restais à la maison, dans cet appartement de Saint-Laurent. Daniel avait retrouvé ses connaissances, mais ils ne pouvaient pas vraiment l'aider à trouver un poste d'ingénieur. On ne reconnaissait ni sa formation ni son expérience dans les mines d'Amérique latine. On le fera travailler comme technicien. C'était une faveur. Ce fut sa première déroute. Il avait presque 40 ans et disait qu'il n'avait pas l'énergie pour tout recommencer, retourner aux études était pour lui hors de question. Et puis il fallait qu'il nous fasse

vivre. Mon mari qui aimait tant la musique ne tolérait plus que je chante ou que j'allume la radio, mon lien principal avec le monde extérieur. Les premières années, je sortais peu, seulement avec Daniel et les enfants. J'avais peur de m'égarer dans ce quartier, dans cette ville où je n'avais pas de repères. Je ne parlais pas la langue. Si je me perdais, comment pourrais-je retrouver mon chemin ? J'étais si seule.

Ce sont les femmes de notre communauté qui, peu à peu, m'ont aidée à trouver mon chemin. Plusieurs parlaient espagnol. Elles m'ont convaincue d'apprendre le français pour mes enfants qui bientôt commenceraient l'école. J'ai appris rapidement, j'avais presque oublié combien j'aimais les mots et les livres. Puis, j'ai pris de l'assurance et j'ai trouvé un petit emploi : surveiller le dîner des enfants à l'école du quartier. C'est une voisine trop âgée désormais pour ce travail qui m'en avait parlé. Elle garderait les jumeaux pendant ce temps, ils étaient si mignons qu'elle le ferait gratuitement. J'ai accepté sans en parler à Daniel. À ma grande



surprise, il n'était vraiment pas d'accord. Il gagnait quand même bien sa vie comme technicien et, surveillante de dîner, c'était vraiment un travail de subalterne, indigne de notre famille. Et puis, qui était cette voisine ? Je manquais de jugement ! Je l'ai quand même convaincu. Je lui ai juré que rien ne changerait à la maison et que ce petit revenu nous permettrait de faire des économies pour aller voir nos parents en Espagne. J'aurais dû comprendre que cette concession de sa part était le début de la fin. Je croyais encore qu'il souffrait plus que moi et qu'avec le temps, je retrouverais l'homme joyeux et ouvert qu'il était au Pérou. Il était encore sous le choc de l'exil et je le retrouverais bien un jour. Je devais lui donner du temps.

À l'école, on appréciait mon travail, j'avais le tour avec les enfants et, rapidement, je m'y suis fait des amis. J'aimais tant ce milieu que je me suis mise à rêver de devenir enseignante. En septembre, les jumeaux entreraient à la maternelle et je pourrais reprendre les études. Daniel ne s'y est pas opposé, c'était une opportunité,

disait-il, je pourrais faire vivre la famille quand il serait à la retraite. Il était plus âgé et déjà las de son travail. Bon, à 27 ans, j'avais d'autres projets que la retraite, mais s'il me permettait d'étudier, je n'avais rien à ajouter si ce n'est de lui garantir que je continuerais à bien tenir maison, à préparer tous ses repas et à veiller sur les enfants. Cela a été exigeant, mais j'ai réussi à le faire, près de cinq ans d'études sans aucune aide de sa part à la maison. Il ne me restait qu'une session et un dernier stage, j'étais proche de mon but. Et ce fut la catastrophe.

Daniel a perdu son travail. De retour à la maison ce soir-là, blanc comme un drap, d'une voix atone, il a exigé que j'abandonne mes cours et que je quitte mon travail à l'école. Il fallait que je reste avec lui à la maison. J'ai tout essayé pour le convaincre de l'absurdité de sa demande. Il trouverait sûrement un autre emploi. D'ici quelques mois, je serais en mesure de faire vivre notre famille. Il pourrait lui aussi s'il le souhaitait retourner aux études. Je n'avais quand même pas étudié tout ce temps pour rien. Il est resté de pierre, presque muet.

Ce n'était pas une demande, c'était un ordre. Il était le chef de famille et je n'avais rien à dire. Il n'était pas question que je prenne sa place même temporairement. Pour lui, j'ai changé de religion, je l'ai suivi dans ce pays. Pourtant, cette fois, je n'ai pas cédé. Je pensais à mon avenir, à celui de nos enfants. Je voulais le convaincre de me faire confiance et de croire en l'avenir. Après quelques heures, il a tranché : « Je ne t'aime plus, ton diplôme est plus important que moi ? tu as changé, je vais partir. » Il a fait ses bagages et, au petit matin, il est parti pour ne plus revenir.

Sur le moment, je n'ai pas vraiment compris ce qu'il lui prenait et il n'a sans doute pas compris qui était cette femme qui lui tenait tête pour la première fois. Pour moi, pour lui, c'était irrémédiable. Quelques mois plus tard, il est parti pour l'Espagne. Nous avons divorcé, il s'est remarié quelques années plus tard. Les jumeaux ont des demi-frères. Quant à moi, je n'ai raconté cette histoire à personne, j'ai étouffé mes émotions et j'ai terminé mes études. Je suis restée seule toutes ces

années avec les enfants dans le même appartement. Ils ont quitté la maison tous les deux l'année dernière.

J'ai eu une belle carrière d'enseignante, je suis directrice depuis cinq ans. J'ai une vie tranquille, confortable, j'ai quelques amis proches, mais je vis seule et ça me pèse parfois. Daniel sera sans doute le seul homme de ma vie. Ma plus grande joie est de chanter dans la chorale de l'église où j'ai trouvé refuge après son départ. J'ai retrouvé la foi de mon enfance et surtout la musique. Trente ans ! Pour apprendre à penser par moi-même, décider de ce qui me convient, des risques que je veux prendre. Devenir maîtresse de ma vie.

# SONIA



**M**a fille chérie,  
Si je t'écris aujourd'hui  
c'est que je n'ai pas su quoi  
te répondre hier. Quand tu m'as dit  
qu'après toutes ces années à tolérer les  
agissements de ton père, je pouvais bien  
continuer et rester avec lui, au moins  
jusqu'à ton mariage. Je ne devais pas  
briser notre famille. Je n'en croyais pas  
mes oreilles.

En fait, ça suffit. J'en ai assez de son  
égoïsme, de ses absences et de ses infidélités.  
Mais je commencerai par le début parce  
qu'à toi aussi nous avons menti et t'avons  
fait croire que tes parents formaient un si  
beau couple.

Te souviens-tu de cette chanson d'Anne Sylvestre que je te chantais petite pour t'endormir ? La mélodie était douce.

J'ai rien à dire, il était beau

J'ai rien à dire, ou alors trop

Mais ça serait bien triste et long

Mais ça serait bien triste

Mais ça serait beaucoup trop long.

Elle se termine sur un aveu : je l'aime trop. C'est un peu mon histoire. Je sais que j'ai trop aimé ton père parce qu'il était si beau. À 50 ans, il est encore bel homme. Tu as vu des photos. À 20 ans, il était irrésistible avec ses longues jambes musclées, sa peau dorée, ses cheveux couleur de sable, ses yeux verts. Et ce sourire quand ses yeux se posaient sur moi. Et sur les autres aussi, je dois dire. Il n'était pas seulement charmant, c'était aussi un charmeur. Alors, je n'en revenais pas que ce beau garçon de bonne famille m'ait remarquée, moi, si banale, la brunette un peu trop ronde aux pattes courtes et aux

lunettes épaisses. Ce qui me sauvait c'était mon sens de la répartie. J'étais moche, tout au plus ordinaire les bons jours, mais tout le monde me connaissait à l'université parce que j'étais vive et impliquée. J'avais beaucoup d'amis et je n'étais jamais à la maison. Cela a bien changé. Ton père m'a remarquée et bientôt il n'y eut plus que lui.

Nous nous sommes mariés très vite après nos études. Tu n'as jamais su que la mère de ton père a tout fait pour nous séparer. Quand il est parti travailler chez son oncle dans le sud du pays, c'est qu'on souhaitait qu'il réfléchisse aux conséquences d'une mésalliance avec une fille d'un quartier pauvre, d'une famille de débardeurs et de manoeuvres.

J'étais pourtant la fierté de ma famille, la première de ma promotion à l'université, et j'avais un bel avenir devant moi. Ton père, lui, n'aurait pas obtenu son diplôme si ce n'était de son nom. C'est comme ça au pays. Il était d'une famille de notables et il n'avait rien à prouver, il n'avait qu'à exister. Après un mois, j'ai tout laissé derrière moi pour aller le rejoindre. Ma

famille, mon travail, mes amis, plus rien n'avait d'importance. Peux-tu croire que je l'ai retrouvé avec sa cousine et que, malgré tout, je suis restée parce qu'il me jurait qu'il n'aimait que moi ? Il a bien fallu qu'il m'épouse puisque, très vite, j'ai été enceinte de ta sœur. C'est comme ça au pays, on te l'a tellement dit ! Je croyais que désormais il serait tout à moi, rien qu'à moi. Quelle erreur !

Il y a trente ans, au pays, il n'y avait pas vraiment d'avenir pour nous. Ton père hésitait, il devait s'occuper de ta grand-mère, veuve depuis peu, son oncle comptait sur lui pour reprendre ses affaires... Là-bas, en Amérique, il faudrait tout recommencer, nous ne serions plus personne pendant longtemps. J'ai convaincu ton père de partir pour vous, les filles, vous étiez deux maintenant et je lui ai promis de tout faire pour que ça fonctionne, pour qu'il réussisse et devienne quelqu'un. Je lui ai aussi promis que je m'occuperais de sa mère. Et c'est ce que j'ai fait jusqu'à maintenant : l'appuyer, le soutenir, être là pour lui.

Tu ne peux pas te souvenir de nos premières

années à Montréal. J'ai vite compris que je ne pourrais pas travailler comme ingénieure et je me suis consacrée au projet de restaurant de ton père : les permis, l'équipement, les employés, rien n'était comme chez nous. C'était compliqué, mais je trouvais des solutions. Ta sœur et toi dans les bras, toutes petites. Les études de technicienne le soir. Votre grand-mère heureusement s'occupait de vous parce que votre père disparaissait régulièrement, au foot, au café. Il devait se faire un réseau, disait-il.

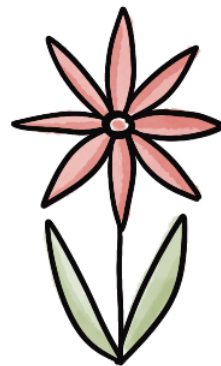
En fait, je n'étais pas la seule dans sa vie et il profitait de ses charmes exotiques sur ce nouveau territoire, c'est ce que j'ai découvert peu à peu. Il y avait des signes, des appels téléphoniques en cachette, des mégots avec du rouge à lèvres dans la voiture, des absences de plus en plus fréquentes, des amies qui te veulent du bien et te disent qu'on a vu une telle avec ton mari, les copains qui mentent mal. Je lui posais des questions. Toujours, il niait. C'est ton imagination, je suis bien trop occupé pour avoir des aventures. Tu es

tellement jalouse, un homme d'affaires se doit d'être aimable, d'avoir des contacts. Quand vous avez été plus grandes, dès que j'en avais l'occasion, je le suivais, j'arrivais au restaurant sans m'annoncer, je débarquais au café. Il était toujours bien entouré. J'estime qu'en trente ans de mariage, il a bien dû avoir une centaine de maîtresses sans compter les aventures d'un soir.

Ton papa adoré par toutes ces femmes ne sait pas comment leur résister, vois-tu. Je crois en fait qu'il est lâche, il aime séduire, mais il ne sait pas dire non. Est-ce vraiment sa faute à lui qui a eu tout ce qu'il voulait depuis sa naissance ? Sa mère aussi l'aime trop ! Et ses amis qui feraient tout pour lui !

Croirais-tu qu'il ait nié ses infidélités durant toutes ces années ? Jusqu'à la semaine dernière quand cette femme est débarquée chez nous en pleine nuit pour réclamer son bien, ton père. Alma, sa nouvelle associée, tu la connais bien sûr, c'est la mère de ton amie. Nous sommes déjà en famille. Il l'a suivie sans un mot. Et moi qui hurlais : « Je le savais ! ». Puis, il est

rentré le matin suivant, comme si de rien n'était, pour que je lui fasse à déjeuner. Je n'ai rien dit, devant vous, les filles, devant sa mère. Mais, cette fois, c'est bien fini, crois-moi.

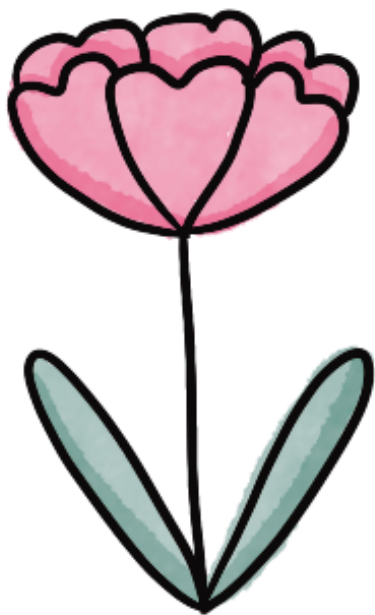


# SUZIE

## Cote de crédit – excellente

**N**otre maison est grande, nous sommes prospères et les enfants font de belles études. Plusieurs de nos objectifs de vie sont en voie d'être atteints. Dans l'ensemble tout se déroule bien, enfin je le crois, la plupart du temps. Il y a bien quelques fois des silences et des regards interrogateurs lorsqu'il est question de notre mode de vie particulier.

Il est vrai que notre mode de vie n'est pas banal. Nous sommes une famille migrante partagée sur deux continents. Alors souvent, je dois expliquer que mon mari travaille et vit seul dans notre pays d'origine pendant que moi, j'élève les enfants ici en terre d'accueil.



Pour exercer sa profession au Québec, mon mari aurait dû reprendre toute sa formation, c'est pourquoi il est retourné là-bas. Ce choix assumé est avant tout financier. Il permet de nous faire vivre bien tout en offrant les meilleures opportunités aux enfants.

C'est notre entente et nous partageons le sentiment de faire pour le mieux, malgré la distance. Quoique puissent en penser les autres, cette relation à distance est viable tant pour moi que pour mon mari. Comment pourrais-je douter ? Ensemble, nous avons réussi à construire une belle famille qui sait faire sa place. J'ai tant d'admiration et d'amour pour mon mari et je suis si fière de sa réussite, de notre réussite.

### **Intérêt réduit**

Heureusement, les visites de mon mari sont régulières. On se retrouve avec bonheur. Ces visites nous unissent. Cependant cette visite-ci est différente... Je trouve que mon mari est absent, il ne profite pas de son séjour. Il regarde ailleurs, évite les

rapprochements. C'est inhabituel, il ne me regarde pas, ne me touche pas. Je crois qu'il compte même les jours avant son départ.

### **Transaction non autorisée**

Que lui arrive-t-il ? J'ai des craintes. Des doutes s'installent et je n'arrive pas à me raisonner. Une question me tourmente. Est-ce possible qu'il y ait une autre femme là-bas au pays ? Je n'ai pas su taire cette folle inquiétude et contre toute attente, je l'entends me répondre que oui... Oui, il est amoureux d'une jeune femme.

Sonnée, choquée, je le mitraille de questions. Je n'ai plus de retenue. Je découvre une réalité parallèle dont je veux connaître tous les détails. Mes questions sont précises et concernent aussi ses relations les plus intimes avec elle. C'est malsain, je le sens, mais c'est plus fort que moi, comme si les images me forcent à croire l'incroyable.

Je suis estomaquée des réponses franches de cet homme qui ne cherche plus à se cacher. Je réalise brutalement que là-bas, il vit davantage la vie d'un riche célibataire



qui teste son charme que la vie d'un père de famille éloigné des siens. La nouveauté pour lui n'est pas tant de me tromper, mais bien d'être amoureux cette fois. Je me sens doublement trahie. Tout s'écroule soudainement. Dorénavant, je ne suis pas qu'une mère seule, je suis aussi une femme seule.

C'est la fin du séjour, cet homme que je ne reconnais plus repart. Il est ébranlé, mais je perçois qu'il est aussi soulagé d'un lourd secret. Je l'imagine rejoignant une belle jeune femme pendant que je reste là effondrée dans une grande maison avec mes enfants.

### **Proximité de la limite de crédit**

Que dois-je faire de toutes ces informations ? Les images m'obsèdent et les pensées sombres m'empêchent de dormir. Les regrets tempêtent.

Le regret d'avoir cru qu'un homme si intelligent qui réussit à tout ce qu'il entreprend, m'aimerait moi, et qu'il me serait éternellement reconnaissant de

l'aimer, malgré le handicap physique qui déforme sa démarche.

Le regret d'avoir abandonné ma carrière plus modeste au profit de la sienne me rendant financièrement dépendante de lui.

Le regret d'avoir accepté d'immigrer avec lui, et de ne pas rentrer au pays avec lui et les enfants par la suite.

Le regret d'avoir cru en ces vies parallèles au nom de l'aisance financière et des avantages pour les enfants.

### **Opération refusée**

Mon corps me dit que je ne peux plus continuer. Sans savoir quoi faire ni comment le faire, je sais que je ne peux plus continuer. Je le préviens que je veux le quitter.

Je reste avec les enfants. Je rassemble ce qu'il me reste de courage pour entreprendre des démarches afin de trouver du travail. C'est difficile. D'abord, il faut suivre des cours de langue pour mieux maîtriser le français ce que j'ai négligé de faire. Ensuite,

il faut chercher de l'aide pour rédiger un CV et l'adapter aux besoins du marché du travail. Je suis si isolée, le rattrapage à faire est si énorme et le moral est au plus bas. Je bois pour mieux dormir et pour me donner du courage. En ce moment, je bois un peu trop.

### **Solde minimum atteint**

Voilà déjà un mois que je fais des démarches pour m'en sortir. C'est difficile, mais je persévère, jusqu'à ce que je revienne bredouille de l'épicerie. Mes cartes bancaires sont refusées. Déjà que je n'arrive pas à me trouver un emploi, voilà que les vivres sont coupés aussi. Hypothèque, épicerie, études, il n'y a plus aucun soutien financier ni pour les enfants ni pour moi. Je suis désespérée.

### **Insuffisance de fonds - Carte suspendue**

Quand j'interroge le père de mes enfants, la menace est claire. Sois je renonce au divorce, sois je renonce à l'argent.

Je nage en pleine confusion. Mon mari

aime une jeune femme dans mon pays d'origine, mais souhaite maintenir notre mariage. C'est à cette condition qu'il n'abandonnera pas le soutien financier à notre famille, qu'il n'abandonnera pas ses enfants.

### **Virement en cas de découvert**

C'est un homme qui tient à tout prix à son statut. C'est tout ce qui compte à ses yeux. Il y tient davantage qu'à cette jeune femme pour qui il ne divorcera pas. Il y tient plus qu'à ses enfants qu'il n'aidera plus si le mariage s'effondre. Cet homme peut faire en sorte que la misère se superpose à la honte.

### **Gestion du compte**

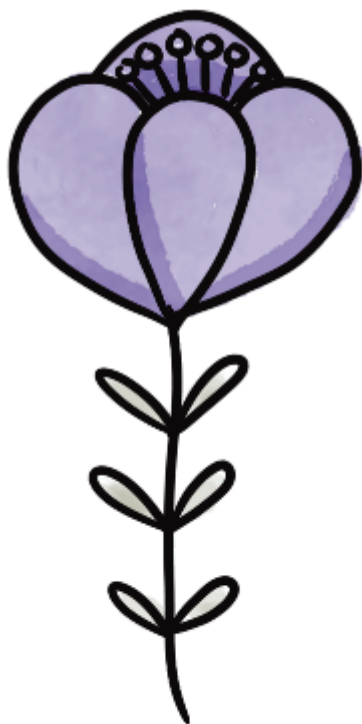
Le calcul est facile à faire. Sans aide et même avec un emploi, je ne peux ni garder la maison ni aider les enfants. Je ne retrouverais la stabilité financière qu'au bout d'un très long parcours scolaire et je ne suis plus toute jeune. Sans oublier que le divorce fera de moi une femme seule et marginalisée dans ma communauté. Des perspectives sombres qui me font réfléchir.

## **Rentrée de fonds**

Malgré la peine et la honte, je devrais renoncer au divorce. Ai-je vraiment le choix dans ces circonstances ? Je n'ai pas le courage de me battre face à une telle adversité. Je suis brisée, mais je vais jouer le jeu. Je le ferai pour moi et surtout pour mes filles. Je veux qu'elles poursuivent leurs études pour qu'elles aient vraiment le choix... Désormais, je vais subir et étouffer mes sentiments. C'est le mieux que je peux faire pour l'instant. Peut-être qu'un jour...



# GINA



**J**e suis née il y a plus ou moins quarante ans dans un petit village de montagne, un endroit sinistre sans eau et sans électricité, oublié de tous. Son nom ne vous dirait rien. Mes parents sont morts de froid par un hiver glacial quand j'étais enfant. J'ai été confiée à une tante qui vivait à une trentaine de kilomètres dans un village de bergers un peu plus prospère. Dès mon plus jeune âge, je travaillais du matin jusqu'au soir, sans cesse. J'allais chercher l'eau, je m'occupais des bêtes, je travaillais aux champs, j'aidais à la cuisine et je m'occupais des nombreux enfants. Je faisais tout ce que ma tante me demandait. C'était ma vie jusqu'à mon mariage à Samir. Il vivait en Amérique et

se cherchait une épouse. Je devais avoir dix-sept ans et, sans dot, sans famille, sans éducation, je n'avais aucun avenir dans mon pays. Plus âgé, il était installé à Montréal depuis quinze ans. C'était pour moi la promesse d'une vie meilleure.

Au début, tout s'est bien passé. L'appartement était petit, mais propre, confortable et bien équipé. Il y avait même une blanchisserie au sous-sol de l'immeuble. Samir voulait faire de moi une femme belle et moderne. Il m'a emmenée dans un grand magasin et a choisi pour moi des vêtements à la mode. Puis, nous sommes allés chez la coiffeuse. Il me voulait blonde avec les cheveux lisses. Il a choisi un blond cendré qui irait bien avec mes yeux couleur de miel. Quel bonheur ! Mon mari s'occupait de moi et il m'aimait. Enfin, nous sommes même allés au restaurant pour la première fois de ma vie. À la fin de cette journée mémorable, nous sommes rentrés et il est parti au travail. Il était chauffeur de taxi et il travaillait de nuit. La ville est dangereuse, me dit-il, en verrouillant la porte. De l'extérieur. J'étais

enfermée. Je devais attendre son retour, être prête pour lui, désirable. J'avais peu à faire dans cette maison : la cuisine et le ménage. Il faisait les courses et je cuisinais comme au pays. Il avait mis le téléviseur sous clé et tout ce que je pouvais regarder, c'était le foot en sa compagnie. Je m'ennuyais à l'attendre. Quand je lui ai confié mon désarroi, il s'est mis en colère : j'étais une ingratitude qui n'appréciait pas la vie qu'il lui avait donnée. Quand j'aurais enfin des enfants, j'aurais de quoi m'occuper !

Nous sortions peu. L'horizon ouvert des montagnes me manquait. J'avais compris que je ne devais pas me plaindre. Je devais demeurer souriante et respectueuse. Il parlait parfois de son frère, un imbécile qui n'avait pas su tenir sa femme. Elle était partie avec les enfants. Ça ne se passerait pas comme ça chez lui, Samir ! Il me tiendrait la bride haute.

Ma principale sortie était chez la coiffeuse aux deux semaines pour maintenir son fantasme. Mes boucles étaient rebelles. Les bons jours, il m'appelait ma poupée. En français. Je ne comprenais pas alors

ces mots d'amour. Nous rendions visite parfois à la famille de l'un de ses amis, Youssef. C'est sa femme Yasmine qui a convaincu Samir de me laisser suivre un cours de français dans un centre de femmes qu'elle fréquentait. Aucun homme n'y était admis. J'aurais des enfants un jour et il faudrait au moins que je sache ce qu'il se passait à l'école. Samir me conduisait au centre et il venait me chercher à la fin des cours. C'était tout de même un espace de liberté dans ma vie. J'avais peu fréquenté l'école et j'apprenais maintenant le français. Je rencontrais des femmes venues d'autres pays. Peu à peu, je commençais à comprendre dans quel monde je vivais. Ou plutôt dans quel monde, je vivrais si mon mari m'avait confié la clé de la maison. Le centre organisait plusieurs activités et des visites dans la ville et à la campagne. J'aurais tant voulu aller aux pommes avec les autres femmes, mais Samir ne voulait pas. Je devais m'occuper de lui et de la maison. Il n'y avait pas d'argent pour des activités frivoles qui ne nous serviraient à rien. Un jour, Samir était en retard. Je me suis confiée alors à la directrice du

centre. J'étais malheureuse, mon mari m'enfermait à la maison et contrôlait tout ce que je faisais. Elle m'a dit que si je le voulais, on pouvait m'aider au centre, qu'il y avait des services pour les femmes comme moi, mais que je devais prendre la décision moi-même. J'hésitais et puis Samir pouvait être si gentil et si généreux parfois. Peu après, j'ai compris que j'étais enceinte. Il n'était plus question pour moi de quitter Samir et de changer mon destin. Je devais accepter ma situation en espérant que l'arrivée de notre premier enfant changerait son attitude à mon égard. Il était si heureux à l'annonce de ma grossesse. Je ne serais plus sa poupée, mais la mère de son enfant. Peut-être me ferait-il davantage confiance ?

En fait, le contrôle qu'il exerçait sur ma vie s'est accentué du jour au lendemain. Peu de temps avant mon accouchement, ma belle-mère est venue vivre avec nous pour m'aider à prendre soin de notre fils et l'élever selon les principes de sa famille. Je pouvais sortir davantage, mais toujours accompagnée de cette femme qui me surveillait encore plus

que mon mari. Elle me disait comment plier le linge, éplucher les carottes, éduquer mon fils. Je n'étais même plus la maîtresse de maison. J'étais sous sa domination pleine et entière. Et quand je manifestais l'ombre d'un désaccord, elle se plaignait à Samir qui désormais me frappait pour que je lui obéisse. Je me suis éteinte, me concentrant sur mes tâches domestiques et familiales. Je suis devenue obéissante comme quand j'étais petite au pays. Mon mari était mon maître et sa mère, ma geôlière. J'étais une ombre, une jolie blonde souriante et bien mise. Toujours.

Ma fille est née l'année suivante. Samir était un peu déçu, il disait en riant qu'il aurait voulu former sa propre équipe de foot avec ses fils, s'il en avait eu les moyens. L'argent manquait, le taxi n'était plus aussi payant, il y avait beaucoup de compétition, il travaillait de longues heures. Il était de plus en plus stressé, il m'insultait, me traitait de paresseuse et me reprochait que les enfants soient pleurnicheurs. Je ne savais pas les tenir. En fait, les enfants étaient craintifs, ils savaient que pour un rien, leur père et

leur grand-mère les disputeraient et les puniraient. Ils devaient être des enfants modèles. J'aurais voulu leur donner davantage d'affection, mais comment donner ce que l'on n'a jamais connu ?

À l'école, nos enfants n'ont vécu que des difficultés. Les mauvaises notes, les échecs, tout fâchait leur père. Peu scolarisés, nous étions incapables de les aider dans leurs travaux scolaires. L'école, ce n'était pas notre monde. Ils y étaient isolés, n'avaient pas d'amis. Comment auraient-ils pu en avoir ? Leur père exigeait qu'ils rentrent dès la fin des classes, craignant la mauvaise influence de ces enfants qui vivaient sans règles avec des parents absents. Peu à peu, ils se sont enfermés dans leurs chambres n'en sortant que pour les repas. J'ai perdu le contact avec eux. Nous vivions tous les trois comme des ombres qui ne voulaient surtout pas attirer l'attention.

C'est alors que les enfants débutaient leur secondaire que Samir a décidé que je travaillerais. Je devais faire ma part pour faire vivre notre famille. Il n'y arrivait plus. Il m'a trouvé du travail chez un de ses amis,



traiteur. Je travaillerais à la cuisine avec d'autres femmes de notre communauté. Que je ne me fasse pas d'illusions, c'est lui qui recevrait ma paie. C'est là tout de même que ma vie a commencé à changer. Je me suis fait des amies. Mes collègues m'ont expliqué ce qu'était la vie à Montréal. J'habitais cette ville depuis quinze ans et je n'avais qu'une vague idée de ce qui m'entourait. Au moins, à travers elles, je découvrais le monde. C'était un début. La même année, ma belle-mère est morte subitement. La pression se relâchait. Ce n'était pas parfait, mais j'avais l'impression que Samir me faisait davantage confiance et qu'il était plus calme.

J'allais toujours chez la coiffeuse aux deux semaines pour répondre aux attentes de Samir. J'y allais seule maintenant à condition que je rentre tout de suite après mon rendez-vous. Ce jour-là, ma coiffeuse n'était pas là et c'est un coiffeur qui s'est occupé de moi. Un coloriste qui me conseillait une teinte un peu plus foncée. Je n'étais pas certaine. Allons, essayons pour cette fois. Finalement, ce petit changement me plaisait. Quand je suis rentrée et qu'il

a vu mes cheveux, Samir a explosé. Il n'admettait aucun changement, c'est lui qui décidait de quoi j'avais l'air pour lui plaire, pas un autre homme. Je voulais plaire à cet inconnu, c'est ça ! Il ne m'a pas frappée, mais il a quitté la maison en claquant la porte pour aller réclamer son argent au coiffeur.

C'est à ce moment-là, je crois, que j'ai décidé qu'il dépassait les bornes et que je le quitterais. Pour moi et pour l'avenir de mes enfants. Je ne savais pas quand, mais un jour, bientôt, je serais prête. Après plus de dix ans, je suis retournée au centre des femmes, un matin en cachette, pour me renseigner sur ce qu'il fallait que je fasse pour prendre ma vie en main.



# INÉS



**I**l m'arrive souvent de m'éveiller à l'aurore et de me surprendre de ne pas entendre les cris des singes hurleurs. La réalité me rattrape dans cette chambre blanche au centre-ville de Montréal. Je pense avec tristesse à mon ancienne vie au village, à ma famille, à mes amis, à ma jolie maison rose sur pilotis, à la mer, à ma barque sillonnant les lagunes et les canaux, à la jungle toute proche. Je vivais en paix au bout du monde, heureuse avec mon petit garçon, Carlos. Il y avait toujours quelqu'un pour prendre soin de lui quand j'accompagnais des touristes dans le parc national. J'aimais la jungle et les animaux, les orchidées et les tortues. J'avais accompagné mon père dans bien

des expéditions dès l'enfance. Nous étions une famille de filles et c'est moi, l'aînée, qui peu à peu avais remplacé mon père dans son travail de guide.

J'avais l'habitude des touristes puisque l'on venait de tous les coins du monde en avion ou en bateau pour visiter notre paradis perdu. Les hommes seuls me faisaient souvent des avances, attirés sans doute par l'exotisme d'une jeune femme à la tête d'une embarcation, la casquette vissée sur la tête et les bottes aux pieds. J'aimais faire la fête avec eux : rire, danser, m'amuser jusqu'à tard dans la nuit, mais je savais qu'ils partiraient et je n'étais pas intéressée par une aventure de quelques jours. Jusqu'à l'arrivée de Michel au village. Ce beau grand étranger, dès que je l'ai vu sur le quai, j'ai voulu être avec lui. Il était beau, athlétique, sûr de lui et charmant... menteur, égoïste et brutal aussi, mais cela, je le découvrirais plus tard.

Après une journée d'excursion en ma compagnie, il n'est pas rentré dans son lodge, il s'est installé d'emblée chez moi. Il s'est coulé dans ma vie avec aisance, m'accompagnant dans mon travail et

découvrant avec moi la côte caribéenne et la jungle. Tout le monde l'aimait au village, il s'est fait des copains rapidement. Habile de ses mains, il donnait un coup de main, enseignait l'anglais aux guides, et il m'aimait. Puisqu'il travaillait dans l'hôtellerie à Montréal, il voyageait la moitié de l'année, habituellement en Asie. C'était son premier séjour au Costa Rica. Ce ne serait pas son dernier. La première fois, il est resté chez moi durant trois mois. Quand il est parti, nous formions un couple, presque une famille avec Carlos qui avait deux ans. Je comprenais qu'il fallait qu'il gagne sa vie, mais qu'il reviendrait dans six mois.

Il est bien revenu. Quelle fête à son retour ! Quel amoureux passionné ! Ce serait la même chose, le même bonheur durant six mois par année jusqu'à la naissance de notre fille, Lydia. Cette enfant m'apportait la félicité. Elle scellait le couple que je formais avec Michel qui était toujours resté distant avec Carlos. J'ai commencé alors à rêver d'autre chose, à imaginer une autre vie dans son pays. Nous nous connaissions depuis trois ans, nous avons maintenant un bébé et

Carlos devrait commencer bientôt l'école. Je voulais refaire ma vie avec Michel et mes enfants au Canada.

Michel a essayé de me décourager : la vie là-bas n'était pas facile, il faisait froid six mois par année et il vivait en ville ; j'aurais de la difficulté à m'adapter. Je serais loin de ma famille, de mes amis et de ma jungle bien-aimée. Pourquoi ne pas continuer à vivre comme nous le faisons depuis le début ? Il s'ennuyait de moi, c'est certain, mais c'était le mieux pour tout le monde. Il ne semblait pas comprendre que l'avenir de mes enfants était bien limité dans mon pays. Il a fini par céder. Soit : je pourrais venir quelques mois et je verrais bien la dureté de la vie là-bas. Il avait reconnu Lydia, mais Carlos et moi ne serions que des touristes dans le pays de l'homme que j'aimais.

C'est vrai, la vie à Montréal était bien différente de tout ce que j'avais connu même dans les villes de mon pays. Michel habitait dans un petit appartement dans un grand immeuble du centre-ville. Il n'avait qu'une chambre à coucher et les enfants dormaient au salon. Il trouvait cela

« compliqué ». À Montréal, il avait une vie de célibataire, disait-il. Nous chamboulions tout. Je ne voyais pas le problème, il ne fallait pas s'en faire.

Peu à peu, je découvrais un autre homme. Il était moins rieur, moins agréable, c'était le travail, les responsabilités, disait-il. Il partait tôt le matin et rentrait tard le soir. Je restais à l'attendre à l'appartement avec les enfants. Qu'est-ce que j'aurais pu faire dans cette ville où je ne connaissais personne ? Et sans un sou. Puisqu'il mangeait à l'hôtel, il ne se rendait pas compte que le garde-manger était souvent vide. Je lui rappelais sans cesse qu'il devait faire les courses. J'en avais assez de nourrir mes petits de riz blanc et de pâtes à l'huile. Je l'avais logé et nourri pendant des années au Costa Rica, c'était à son tour. Malgré mes récriminations, il oubliait trop souvent qu'il avait des obligations. Il avait trouvé des vêtements chauds pour sa fille chez une copine, rien pour Carlos. J'ai dû demander à mes parents de m'envoyer de l'argent pour nous habiller tous les deux. Malgré tout, je lui ai dit que je voulais rester à Montréal. Je croyais qu'il s'habituerait

et que ce n'était qu'une question de temps pour qu'il se fasse à sa nouvelle situation. Si c'était ce que je voulais, il m'a dit qu'il m'aiderait et ferait les démarches pour Carlos et moi, mais que ce serait long, coûteux et exigeant. Il ne croyait pas au mariage et il voulait conserver au moins cette liberté-là.

Pour moi, le temps pressait. Carlos avait maintenant six ans, il n'avait pas fréquenté la maternelle puisqu'il était un visiteur et je craignais qu'il ne soit pas scolarisé. Michel me disait qu'il n'avait pas les moyens de nous faire vivre tous les quatre et de payer pour envoyer Carlos à l'école. Il était bien prêt à faire vivre sa fille, mais Carlos au fond, c'est son père qui devrait s'en occuper. Qui était son père d'ailleurs ? Il m'aimait, mais il n'avait pas prévu d'avoir une famille. Il voulait bien m'aider, mais je devais faire ma part. Il a suggéré que je rentre au pays avec les enfants et que j'envoie Carlos à l'école du village le temps que les formalités se règlent. Il nous rejoindrait dès qu'il en aurait les moyens puis nous pourrions rentrer tous ensemble à Montréal.

Je suis donc rentrée au pays avec les petits et, en quelques semaines, j'ai vendu tout ce que j'avais : ma maison, ma barque et mon permis de guide touristique. Tout le monde m'enviait au village, je ferais ma vie dans un pays riche avec le beau Michel. Ce n'était pas aussi idyllique que je le laissais croire, mais je n'avais plus rien là-bas et nous sommes revenus à Montréal. Grâce à cet argent, mon fils pourrait rentrer à l'école en septembre et je pourrais payer ma part des frais du ménage durant quelques mois, le temps de régler mon statut et de trouver du travail. Je croyais que Michel serait heureux de cette solution et de nos retrouvailles. J'étais amoureuse, naïve et déterminée. Nos bagages n'étaient même pas défaits qu'il me disait qu'il ne voulait pas que je revienne, qu'il m'aimait là-bas au village. J'avais tout détruit en revenant m'installer chez lui. Il ne voulait pas d'une famille à plein temps. Il n'était pas prêt pour cette vie.

Les semaines qui ont suivi ont été horribles. Il s'est fait de plus en plus absent et quand il était à la maison, il était impatient et il s'en prenait de plus en plus à Carlos, lui

reprochant de lui tenir tête et d'être mal élevé. Jusqu'au jour où il l'a attrapé par le bras et qu'il l'a giflé. Dans mon village, on ne touche pas aux enfants. Je me suis interposée et j'ai frappé Michel à coups de pied et à coups de poing. Il m'a repoussée en me criant que je n'étais pas la femme avec qui il voulait faire sa vie. Puis, il est sorti. Quand il est revenu quelques heures plus tard, il a refusé de me parler et a jeté mes affaires dans le salon. Je m'y suis installée avec les enfants. Je me disais qu'il finirait bien par se calmer et que tout rentrerait dans l'ordre. Son ordre à lui, en fait.

Le lendemain, il m'a annoncé qu'il partirait pour la Thaïlande dans deux semaines sans date de retour. J'étais vraiment idiote si je n'avais pas compris qu'il était hors de question qu'il change son mode de vie. Voyager, découvrir le monde, vivre sans attaches, c'était ce qui comptait vraiment pour lui. Il ne me trouvait plus amusante, j'étais même déplaisante. Et, au fait, comme il n'avait jamais souhaité notre présence à Montréal, il n'avait entrepris aucune démarche pour régulariser notre situation.

Puisque je voulais tellement vivre à Montréal, je n'avais qu'à y rester et à me débrouiller. C'est ce que je tente de faire, je n'ai pas le choix. Carlos pleure pour rentrer à la maison même si je lui répète que la maison c'est ici maintenant. Ce n'est pas facile et je ne sais pas ce que je ferai quand mes économies seront épuisées. Malgré tout, nous sommes ici pour de bon. Il n'est pas question de retourner au village où j'ai coupé tous les ponts. Quand Michel rentrera, je serai toujours ici.





# DINA



**L**a Famille Mansouri et la Famille Salam ont le plaisir de vous faire part du mariage de leurs enfants

Hamida et Malik

Le mariage sera célébré le samedi 14 juillet 2021 à 14h.

Hamida, Malik et leurs familles souhaitent vous compter parmi eux à l'occasion de leur mariage ainsi qu'à la réception qui suivra au

7200 Montée de Liesse, Saint-Laurent

Réponse souhaitée avant le 14 mai 2021

Je relis le faire-part qui précise le lieu de

la cérémonie, car aujourd'hui c'est jour de fête. Mon mari, mes enfants et moi sommes invités à célébrer le mariage de Hamida et Malik, deux jeunes gens de notre communauté. Pour l'occasion, la communauté au grand complet sera présente.

Nous voilà tous réunis pour cette cérémonie. Les vœux sont prononcés et parmi ceux-ci, il y a celui que je chéris tant :

« Parmi les signes qu'Il ait créés pour vous et de vous-même des complémentaires afin que vous preniez appui l'un à l'autre et qu'Il ait mis entre vous doux amour et bienveillance. Vraiment, il y a en cela des signes pour ceux qui réfléchissent. »

Il y a cette phrase aussi :

« Dieu n'a point mis deux cœurs dans la poitrine d'un homme. »

Les mots résonnent dans ma tête :

« Appui l'un à l'autre... amour... bienveillance... un seul cœur ; un seul

amour... »

Ces mots sont comme des promesses de bonheur. Dans mon cas, les promesses n'auront pas été tenues. Le seul fait de les réentendre fait couler des larmes sur mes joues. Je m'empresse de les sécher aussitôt.

Cette journée doit être une journée heureuse pour Malik et Hamida. Je dois contenir mes larmes et laisser croire à ma famille et à la communauté que je suis émue pour les nouveaux mariés.

Surtout je ne dois pas exposer ce trop-plein de tristesse d'une vie jalonnée de serments rompus.

Je mets toute mon énergie à chasser les souvenirs qui remontent ; celui de la petite fille que j'étais, elle qui à peine âgée de onze ans se retrouve responsable de ses quatre frères et sœurs suite au départ définitif de sa mère malheureuse. Cette petite fille qui se lève avant tout le monde et se couche après tout le monde pour veiller aux repas, au ménage et aux devoirs de la fratrie. Celle qui jure alors qu'elle ne sera jamais,

au grand jamais cette mère qui abandonne ses enfants, se sauve de ses responsabilités au détriment de sa fille aînée, obligée d'assumer du jour au lendemain un rôle qui n'est pas le sien.

Je réprime également le souvenir de la jeune femme qui à 22 ans prend mari. Une jeune femme tellement responsable, choisie pour sa maturité par un homme si beau et si séduisant qu'il fait tourner toutes les têtes. Cette jeune femme incroyablement de son bonheur, mais si heureuse d'être l'élue parmi toutes et qui se rassure en se disant que les liens du mariage et ses efforts sauront faire grandir l'amour et éloigner les autres femmes.

De toutes mes forces, je fais taire la douleur d'avoir à détourner la tête quand je remarque les autres femmes qui toisent mon charmant mari. Cette douleur intolérable quand il nie ses multiples tromperies. Allant jusqu'à mettre en doute ma santé mentale. Je me vois douter puis flancher devant son aplomb et mon immense désir de croire en lui et en notre famille.

Malgré tous mes efforts, les larmes débordent dès que je m'arrête à la femme que je suis devenue maintenant. Une femme triste, inquiète, gênée et isolée par le comportement frivole de son mari qui cherche à séduire toutes les femmes. Une mère responsable qui, seule, ne saurait offrir les mêmes conditions de vie à ses trois adolescents bientôt jeunes adultes. Une femme se sentant vieillissante et coupable de ne pas satisfaire son mari. Une femme piégée par son serment de ne pas briser sa famille. Une femme trompée qui traque chacun des faits et gestes de son mari.

La cérémonie se termine, je réussis à sécher mes larmes à nouveau. Je ne veux pas attirer les regards. Je me redonne contenance avant les célébrations. Mon mari me reconforte. Il passe son bras autour de mes épaules. Il semble ému de me voir touchée par cette belle cérémonie. Je lui souris. Nous avons l'habitude de bien nous comporter en société.

Dans quelques minutes, la fête commencera. Je ne l'aurai pas assombrie par mes pleurs. Et surtout je n'aurai pas (ou

pas trop) alimenté les rumeurs qui circulent déjà à propos des infidélités de mon mari et depuis quelque temps d'un possible enfant illégitime à venir. Je me demande comment il pourra continuer à nier, et moi, comment je pourrai continuer ma vie parallèle.

Pour l'instant, je ferme les yeux pour sauver les apparences. Je me dis que je le fais d'abord pour mes enfants, pour le statut social enviable que nous avons et aussi, j'ai honte de l'avouer, parce que je tiens encore à cet homme. Je crois que c'est le mieux que je peux faire, au moins jusqu'à ce que les enfants soient autonomes et que le poste que je viens de dénicher soit plus stable. Après on verra. Cette espérance me donne un peu de courage. J'ajuste ma robe et souris à mon mari, à mes enfants et aux gens de la communauté.

Et là, pendant cette fête, toujours inquiète, je surveille les allées et venues de mon charmant mari qui, comme toujours, est au centre des conversations, entouré d'hommes et surtout de femmes belles et rieuses. Je compte ses coups d'œil furtifs sur son téléphone, le nombre de fois qu'il

vérifie ses messages textos, les regards lancés subtilement à la belle du moment. Je le vois disparaître et puis revenir à moi naturellement, sans aucun malaise.

Je sais que cette nuit, tout comme les suivantes, je dormirai à peine, incapable de taire les pensées qui tourbillonnent en moi. Je me bats pour chasser la tristesse jusqu'à ce que le sommeil vienne enfin me délivrer.

Je pense à Hamida et Malik. Je prie pour que leur mariage ne soit pas fondé sur un serment qui les piégerait. Je prie pour qu'il ne soit pas une suite de promesses brisées.

Je prie, du fond du cœur, pour que leur mariage ne ressemble en rien au mien.

# AURÉLIA



**J**e ne sais plus comment Mira et moi en sommes venues à parler des comportements associés au harcèlement psychologique, mais je me souviens de sa tête quand je lui ai lu la phrase décrivant des comportements qui visent à ignorer une personne, à l'isoler. Le dépliant explicatif auquel je me référais donnait des exemples pour illustrer cette forme de harcèlement au travail.

Isoler la personne – ne plus lui adresser la parole en public, ne plus lui parler du tout, nier sa présence, l'éloigner, la priver de moyens de communication.

Mira m'a regardée et m'a demandé : « Est-ce qu'ignorer quelqu'un (au travail ou pas)

n'était pas plutôt une façon de se retirer pour prendre du recul et éviter que le conflit dégénère ? N'était-ce pas plutôt une façon de calmer le jeu ? » Il lui semblait que les comportements violents des harceleurs relevaient davantage d'attaques directes, de menaces, du dénigrement.

Ses interrogations m'ont aussitôt ramenée dix ans en arrière. À ce moment-là, je voulais croire que le silence de mon mari était une réponse mature à un conflit trop émotif pour ne pas envenimer les choses. Mais lorsque le silence est devenu un mode récurrent, j'ai appris que le silence pouvait être un comportement passif agressif qui envenimait tout.

Je me suis confiée alors à Mira. Je lui ai raconté cette période de ma vie personnelle où mon ex-mari m'a complètement ignorée pendant de longues périodes. Je lui ai décrit l'impact dévastateur qu'une telle attitude a eu sur moi. Je lui parlais des six plus longs mois de ma vie, ceux vécus avec quelqu'un qui ne t'adresse jamais la parole, ne te regarde pas, change de pièce quand tu arrives, refuse de répondre à toute tentative

de reprise de contact. Six mois sans un mot, à ne pas savoir pourquoi tu es ignorée et à espérer des réponses. Qu'avais-je donc fait ? Cette question me torturait. Je me sentais de plus en plus fragile, vulnérable. Je perdais mon élan au moment où j'en avais le plus besoin. Récemment immigrée, je devais notamment reprendre les études afin que je puisse exercer ma profession dans un marché du travail qui m'était inconnu. Les facteurs de stress se multipliaient. J'étais devenue un fantôme, mon estime était à zéro et je craignais tout échouer : mon mariage, ma vie professionnelle, ma vie au Québec. C'était insoutenable, mais je n'arrivais pas à le quitter sans d'abord comprendre. Ne pas avoir d'explication me rendait folle. Heureusement, je me suis accrochée et à force de persévérance j'ai finalement trouvé du travail. Quelque temps après, nous nous sommes laissés.

J'étais maintenant convaincue, qu'être ignorée c'est être méprisée, comme si on niait ton existence. C'est particulièrement cruel et personnellement ça m'avait fait vivre une grande tristesse puis une grande

détresse. Alors oui, ce comportement pouvait être extrêmement violent.

Suite à ces mots, Mira s'est mise à pleurer. Elle était tellement touchée que je me doutais bien que mon histoire rejoignait la sienne. Comme si elle constatait pour la première fois la violence d'un tel comportement. Elle a raconté à son tour les « silences » de son mari. De son côté, les silences et les bouderies du mari étaient davantage de la manipulation, une façon d'obtenir ce qu'il voulait. La plupart du temps, c'était pour de l'argent. Elle avait remarqué que lorsqu'elle refusait de demander de l'argent à sa famille riche, il cessait de lui parler, même de la regarder, et cela jusqu'à ce qu'elle cède. Elle semblait voir plus clairement le côté abusif de la méthode. Elle se revoyait souffrir de son indifférence et après quelques jours vouloir mettre fin à cette violence passive en obéissant. Dernièrement, ses enfants s'étaient mis de la partie. Ils la boudaient aussi.

Je comprenais que Mira réfléchissait à cette dynamique de couple et familiale

depuis quelque temps. Je sentais que notre conversation nourrissait cette réflexion. Son regard sur elle-même changeait. Elle ne se voyait plus comme une personne qui fait des compromis au nom de l'harmonie du couple mais elle se sentait davantage victime de manipulations.

C'est une prise de conscience extrêmement douloureuse. Je m'en souvenais très bien. C'est une cassure, une faille qui a été irrémédiable pour moi. Qu'allait-elle en faire ?

Je ne sais pas, mais je serai là pour elle.





# CHÉCKINA

## Montréal, 2 mai 2018

**N**ous venons de fêter les 5 ans de Chéckina, ma petite fille. La famille et les amis étaient tous invités au BBQ en son honneur. Un BBQ africain. Elle était comblée. Elle riait et dansait avec les autres enfants. Elle remerciait tout le monde pour la bouffe, la musique et les cadeaux. Chéckina, ma fille aînée, née au Québec à l'an 1 de notre arrivée, n'est désormais plus un bébé. Le temps file.

## Montréal, 15 juin 2018

La célébration religieuse d'aujourd'hui m'a rappelé mon enfance dans ce village



africain où je suis née. Je regarde Chéckina et réalise qu'elle n'a jamais mis les pieds en Afrique. Son accès à la culture africaine passe par nous, sa famille et sa communauté. Alors nous veillons à bien lui transmettre notre religion, nos valeurs et nos traditions. Je sais qu'en vieillissant elle sera de plus en plus confrontée à d'autres valeurs. Quand je pense qu'elle ira à l'école dans quelques mois... J'espère que tout se passera bien pour elle.

### **Montréal, 2 juillet 2018**

Ma cousine m'a téléphoné du village là-bas en Afrique. J'ai des nouvelles du village. C'est bon de se tenir au courant de la vie des gens restés là-bas. Entre les projets de mariage des uns et les maladies des autres, j'apprends que Coumba, la fille de ma cousine sera initiée au rite de passage des petites filles organisé au village à la fin août. Chéckina est évidemment la bienvenue, souligne ma cousine, si on venait en Afrique, nos filles pourraient vivre le rituel de l'excision ensemble. Le rituel de l'excision est sacré. La célébration débute par l'ablation du clitoris et se termine par

une grande fête. Le rituel marque une importante étape de la vie des femmes.

### **Montréal, 3 juillet 2018**

J'ai très mal dormi suite à cette invitation. Cette nuit, je me suis réveillée en sueur. L'appel de ma cousine et l'annonce du rituel ont fait remonter plein d'images et de souvenirs de ma propre excision. Je me revoyais entrer sous la tente, toute souriante, entourée des femmes du village et en sortir dans la cacophonie des cris, des pleurs des autres filles et des chants. Je me revois, couchée, maintenue fermement par ces femmes, jambes écartées, pieds et mains liés. La douleur effroyable, le black-out et le sang sont gravés dans ma mémoire, tout comme la fierté et la solidarité des femmes qui nous célébraient. Le courage et la souffrance en échange de la pureté et de la dignité, un sacrifice qui nous ouvre les portes de la religion et de la communauté. Malgré les maux dont je souffre encore, je n'ai pas remis en question le rituel. Pas pour moi. En revanche pour Chéckina...

### **Montréal, 15 juillet 2018**

Je dors toujours aussi mal. Je suis épuisée et confuse à l'approche de la date du rituel. On me presse. Que faire ? Chéckina est si jeune et elle n'aura pas le même soutien que j'avais au village. Ici tout est différent, elle sera seule à l'école et devra taire l'opération. Moi j'avais 11 ans et le choc a été tellement brutal, la cicatrisation si longue et douloureuse que la première année, ma mère, ma tante et mon institutrice se relayaient pour veiller à ce que j'urine sans perdre connaissance. Chéckina n'aura pas d'autre soutien que le mien à Montréal. Dans ce pays où l'excision est un acte jugé criminel, personne à l'école ne doit savoir. Je risque de faire l'objet d'une enquête et de perdre ma fille. Il y a des risques pour sa santé aussi. Aura-t-elle mal comme moi lors des menstruations et des rapports sexuels ? Et si je reportais le rituel ?

### **Montréal, 22 juillet 2018**

Hier, j'ai su qu'une fillette de 6 ans de notre communauté à Montréal se rendra en Afrique au village pour être excisée. La question revient me hanter. Est-ce le bon moment pour Chéckina ? Ne dit-on pas

que le choc est moins grand quand les filles sont plus jeunes ?

Je dois me décider. Je ne sais plus. Je veux le meilleur pour ma fille, mais en ce moment et dans ce pays, je ne sais plus trop ce que ça signifie.

Ici comme dans plusieurs autres pays, l'excision est décrite comme une mutilation néfaste et même dangereuse pour la santé physique et psychologique des femmes. Je repense aux regards tour à tour étonnés, interrogateurs et désapprobateurs de l'équipe médicale, lors de mes suivis de grossesse. J'ai vu l'incompréhension de cette société où je me suis sentie jugée. Comment Chéckina, qui est née ici, réagira-t-elle à ces regards plus tard ? Aura-t-elle des doutes ? Ses valeurs seront-elles aussi ébranlées dans cet environnement franchement hostile à cette opération ? M'en voudra-t-elle ? Ira-t-elle jusqu'à vouloir une reconstruction chirurgicale comme certaines jeunes femmes que l'on voit dans les médias « exiger réparation » ?

Pour moi personnellement, je n'ai

jamais contesté le rituel. L'inconfort fait partie de ma vie et c'est la norme dans la communauté qui réfute vigoureusement cette notion de mutilation. Pour nous, cette pratique traditionnelle protège la pureté des femmes. Or, dans ce pays aux valeurs, disons « différentes », les femmes ont encore plus besoin de cette protection sacrée. L'excision confère valeur et honorabilité aux femmes. Elle les prépare ainsi aux rôles les plus importants de leur vie, soit les rôles d'épouse et de mère. De plus, ne pas faire exciser les filles a de graves conséquences. Cela revient à condamner la fille à être seule, exclue et stigmatisée puisqu'aucun homme ne voudra d'elle comme épouse. Cette condamnation touche aussi les mères qui ne feront pas exciser leur fille puisqu'elles seront à leur tour répudiées. La perspective d'un double exil pour mes filles et moi me terrifie, seules loin de mon village et exclues de la communauté, comment survivre ?

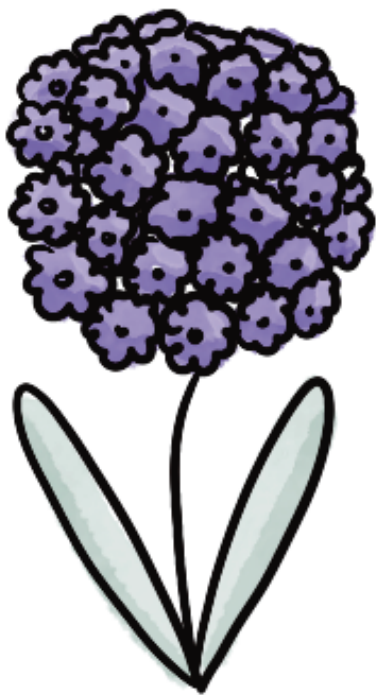
Pourtant pour Chéckina, c'est différent, je m'inquiète. Le contexte n'est pas le même. Elle sera davantage confrontée aux valeurs

d'ici. Les avis médicaux m'ébranlent. Il est vrai que certaines petites filles ont eu des infections très sévères. Je voudrais éviter ça à Chéckina.

### **Montréal, 29 juillet 2018**

Les cauchemars sont incessants. Je ne veux plus dormir. Cette nuit, dans mon sommeil, c'était Chéckina qui participait au rituel et qui souffrait d'une hémorragie sévère sans que personne ne vienne à son secours. La semaine d'avant, je rêvais que mes filles et moi cherchions un logement, mais aucun des logements disponibles n'avait de chauffage ou des fenêtres. Épuisée par le doute, je ne cesse de perdre du poids. On me croit malade. Mon état d'anxiété inquiète. Assez pour que mon mari me déconseille le voyage au pays pour Chéckina. Comme Chéckina est encore jeune, il suggère à mon grand soulagement de reporter le rituel à l'année prochaine. C'est bien, j'ai un an pour prendre ma décision. Ce soir, je dormirai.

# MAYA



**J**'ai foutu ma vie en l'air. Je n'ai plus aucun avenir. J'ai tout gâché. Je ne pourrai être l'épouse de personne parce que je ne pourrai jamais être la femme d'un autre homme. L'homme que j'aime m'a rejetée. Je te raconte mon histoire pour que tu ne commettes pas mon erreur, petite sœur.

J'ai rencontré Malik au CÉGEP. J'étais une fille sérieuse et concentrée sur mes études. Je voulais devenir médecin vétérinaire et mes notes me permettraient sans doute d'être admise à Ste-Hyacinthe dès mon premier essai. J'avais quelques amis qui eux aussi souhaitaient faire des études et faire carrière dans un domaine compétitif et bien

payé. Nos parents avaient pour la plupart immigré à Montréal pour nous garantir un meilleur avenir. Ils avaient beaucoup sacrifié pour nous, on voulait qu'ils soient fiers de notre réussite. Ce n'était pas dit aussi clairement, mais nous savions qu'il ne fallait pas les décevoir. Pour ma part, je rêvais de leur acheter une maison dans leur pays natal dès que ce serait possible.

Je regardais bien les garçons du coin de l'œil, mais c'était un intérêt secondaire. Un projet à envisager quand il serait temps de fonder une famille. J'ai été élevée en suivant la tradition et tous les garçons qui m'entouraient savaient que j'étais intouchable. Je me réservais pour celui que j'épouserais.

Les choses ont changé avec Malik. Il était arrivé de Paris à Montréal depuis peu, mais sa famille était originaire de la même ville que ma famille. Cela nous a tout de suite rapprochés. Même si je suis née à Montréal, je ne suis pas vraiment d'ici.

Malik, ses beaux cheveux bouclés, son sourire éclatant, ses fossettes craquantes.

Il était séduisant, l'homme dont je rêvais depuis toute petite. Il était sérieux, brillant, et un premier de classe tout comme moi. Il voulait faire la médecine. Nous sommes rapidement devenus inséparables. Nous avions plusieurs cours en commun et quand nous n'étions pas ensemble dans nos cours, nous nous donnions rendez-vous à la cafétéria ou à la bibliothèque pour étudier ensemble. J'étais avec lui tous les jours, mais jamais il ne s'était rapproché de moi physiquement. Je rêvais d'un baiser, d'une caresse sur mon visage, mais rien, j'attendais. Nous étions si bien ensemble.

Puis, un jour, il m'a invitée chez son frère aîné pour y travailler, tranquillement. Nous serions seuls et personne ne viendrait nous y déranger. C'est dans ce studio qu'il m'a pris la main et qu'il m'a déclaré son amour. Enfin. Nous avons échangé quelques baisers et des caresses qui me semblent bien innocentes aujourd'hui avant de nous mettre au travail. J'étais si heureuse. Nous nous aimions.

Dès que possible, nous nous retrouvions dans le studio de son frère. J'apprenais les

gestes de l'amour avec lui tout en prenant garde de ne pas aller trop loin. J'étais toujours vierge. Jusqu'au jour où nous avons partagé un joint qui traînait au chevet du lit. Toutes mes réticences sont tombées et je me suis donnée à lui. Je serais son épouse un jour et j'étais sa femme dès à présent. Cette première étreinte ne fut même pas plaisante. J'en garde maintenant un souvenir amer.

Notre histoire d'amour était restée secrète pendant six mois. Nos amis se doutaient bien de quelque chose à force de nous voir partir ensemble du collège, mais je n'avais rien dit à nos parents. Tu les connais, petite sœur : il faut être sérieux et l'amour est un engagement pour la vie. C'est aussi ma conviction profonde.

J'ai dit à Malik que je voulais le présenter à mes parents et que j'aimerais rencontrer sa famille. Je voulais vivre cet amour au grand jour. Nous étions trop jeunes pour nous marier, mais nous pourrions nous fiancer, n'est-ce pas ?

Il m'a répondu par un rire cruel. Et puis ces

mots : « Tu n'as même pas su rester vierge. Comment pourrais-je te faire confiance ? Je ne te présenterai jamais à mes parents. Oublie ça. »

Je suis rentrée chez nous et j'ai refermé la porte de notre chambre. Je n'ai pas mangé ce soir-là. J'étais sonnée, complètement perdue. J'ai dit à ma mère, inquiète, que j'étais fatiguée. C'est vrai, je suis sous le coup d'une grande fatigue. Depuis une semaine, je ne suis pas sortie de mon lit. Notre mère se demande si ce n'est pas la mononucléose, elle veut m'emmener chez le médecin. Je ne veux pas y aller. S'il découvrait que je ne suis plus vierge, ce serait la fin du monde pour nos parents. C'est déjà la fin du monde pour moi, c'est bien assez. Je ne sais pas où je trouverai le courage de sortir de notre chambre et de reprendre le chemin du collège où je devrai faire face à la honte.

Quand j'ai trouvé le courage de reprendre le chemin du collège, je me suis écroulée, mes jambes ne me portaient plus. Je me suis retrouvée à l'infirmerie et on a appelé maman pour qu'elle vienne me chercher.

Le médecin a diagnostiqué un épuisement,  
j'avais besoin de repos.

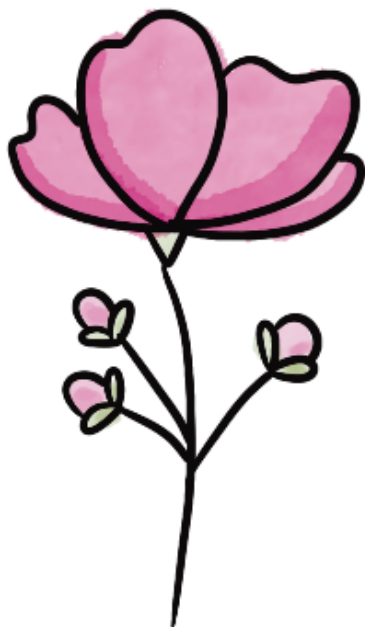
Je suis dans ma chambre, je suis vidée, je  
perds le fil du temps, je m'endors, me  
réveille subitement, je mange peu.

Malik ne veut plus de moi dans sa vie.  
Petite sœur, je devrai m'enfuir, me sauver  
et me cacher au loin. J'ai peur.





# NICOLE



**J**e suis directrice dans une grande entreprise du Québec. J'ai plus de 200 employés sous ma responsabilité. Ce n'est pas une fonction facile, je relève de grands défis. Mes résultats sont excellents et mon salaire est à la hauteur de mes responsabilités. Au travail, je suis en pleine possession de mes moyens et on reconnaît mes compétences. C'est là où je me réalise pleinement.

D'ailleurs, aujourd'hui, nous avons remporté une belle victoire. Nous avons enfin obtenu le contrat sur lequel nous planchions depuis des mois. Les membres de l'équipe veulent célébrer. L'idée d'un 5 à 7 improvisé est lancée et déjà ils ont

choisi un bar du quartier. On se tourne vers moi en insistant gentiment pour que je sois présente. Je sais que ma présence les motiverait. Nous saluerons ensemble la victoire, et surtout, je les féliciterais pour leur travail. C'est mérité, vraiment, mais je ne peux pas.

Alors, je dois vite trouver une excuse pour ne pas y aller. L'empêchement d'aujourd'hui doit être différent du dernier. Je suis à court d'imagination. Il me faut un prétexte. Je pense à ma mère. Oui, voilà :

Malheureusement, j'ai un engagement. Je dois accompagner ma mère à la pharmacie. Elle doit s'inscrire à la livraison à domicile, mais elle ne sait pas comment faire et je lui ai promis de l'aider à faire renouveler ses prescriptions qui viennent à terme aujourd'hui même. Elle est très anxieuse. Je suis désolée, mais on se reprendra.

Les employés me font part de leur déception. Je remarque que les employés nouvellement arrivés me suggèrent des solutions de rechange pour pouvoir me

libérer. Il y a l'inscription en ligne ou par téléphone, tandis que les autres employés, les plus anciens, n'insistent plus. Ils savent que je n'irai pas. J'ai la réputation d'être peu disponible pour la vie sociale. On me dit secrète, distante, un peu froide. Je crains que cette réputation ne soit perçue comme un manque d'esprit d'équipe. Dans notre entreprise, l'esprit d'équipe est une valeur essentielle.

En fait, j'aurais envie de célébrer avec eux, mais la vérité c'est que les activités organisées par le bureau sont une source de disputes avec mon mari. Il trouve que je consacre déjà beaucoup trop de temps à ma carrière et que je le néglige. Il ne voit dans les activités sociales que des occasions de flirter et de coucher entre collègues. Quand je tente de lui faire comprendre que pour moi ce n'est qu'une façon de solidifier les liens, de mobiliser les équipes, il me rabroue et me traite de naïve. Il me rappelle le cas de deux employés qui, après avoir eu une aventure, ont eu des problèmes dans leur vie personnelle. Il me répète que moi j'ai la chance d'avoir à la maison

quelqu'un qui m'aime, alors pourquoi toutes ces activités ? Je fais tout pour le rassurer, lui dire qu'il se méprend, qu'il n'y a pas de raison d'être jaloux. En vain. Ça se termine toujours par une dispute. Il devient très agressif. Et je ne parle pas de la difficulté supplémentaire que j'ai à lui soutirer un peu d'argent pour ces activités, car même si c'est moi qui gagne cet argent, c'est lui qui gère nos finances. Pourtant ça fait déjà un bon moment qu'il n'arrive pas à trouver du travail. Ce n'est pas facile pour lui d'être sans emploi, alors je lui ai accordé le contrôle budgétaire de notre foyer. Comme il n'y a qu'un salaire, il tient les cordons de la bourse très serrés. J'ai peu d'argent de poche et je n'ai ni carte bancaire ni carte de crédit.

Je constate après plus de dix ans que je cache de grands pans de ma vie personnelle. Les explications que je fournis à propos de notre fonctionnement de couple ou les justifications que je donne concernant ma vie sociale ne convainquent personne. Elles suscitent des réactions et des situations gênantes. Je ne parle pas de mon mari qui

est sans emploi, de notre gestion serrée des finances, de la jalousie. Je tais les crises, l'agressivité et la colère. Éviter ces sujets me demande beaucoup d'énergie. Ça me pousse à garder ma famille et mes amis à distance. Je me rends compte combien je me suis isolée. Je sens bien que ce n'est pas normal.

Quand je compare ma vie personnelle et ma vie professionnelle, je vois deux vies parallèles. Ma vie personnelle étouffante et ma vie professionnelle pleine de belles réalisations. Je m'accroche à ma carrière. Cependant, depuis quelque temps je crains que ma vie personnelle ne gangrène ma vie professionnelle. C'est pourquoi je cherche de l'aide pour y voir plus clair.

Je ne veux pas du programme d'aide aux employés. Je ne veux pas nuire à ma bonne réputation de gestionnaire. Je veux que les rencontres aient lieu à l'heure du dîner et qu'elles soient gratuites, car je ne veux absolument pas éveiller les soupçons de mon mari. J'ai donc trouvé une intervenante communautaire qui a accepté mes conditions, une intervenante

alertée par toutes ces précautions prises par une femme qui pourtant ne manque objectivement ni d'argent ni de temps.

Au premier contact téléphonique, elle évoque « l'emprise » que mon mari a sur moi.

Je lui explique que mon mari n'est pourtant pas méchant, qu'il faut le comprendre, qu'il est une victime de circonstances difficiles, qu'il n'a pas connu son père, que sa mère le négligeait.

Nous avons planifié ensemble huit rencontres téléphoniques afin de répondre à certaines questions :

- Pourquoi est-il si important que mon mari ne soit pas au courant de mes démarches actuelles ?

- A-t-il une réelle emprise sur moi ?

- Craindre des réactions malveillantes quand on demande de l'argent, notre argent, est-ce normal ?

- Me sentir mal de déroger à l'horaire

ou d'avoir des activités sociales, préférer mentir quand je participe à ces activités, est-ce normal ?

- Ne pas aborder son refus d'avoir des enfants pour ne pas le mettre hors de lui, est-ce normal ?

- Être bousculée psychologiquement et quelque fois physiquement lorsqu'il vit du stress ou des déceptions, est-ce de la violence conjugale ?

- Comment savoir ?

Pourtant j'aime cet homme et j'ai mes torts. Nous nous sommes connus très jeunes et son contexte familial était loin d'être comme le mien. Il n'a pas eu l'amour et le soutien nécessaire pour se construire tandis que moi j'étais aimée et toujours soutenue. Je suis tellement favorisée et lui tellement défavorisé. Je suis son premier et seul amour. Nous n'avons que l'un et l'autre...

Huit rencontres pour tout démêler et voir clair dans ce qui m'importe.

# ECATRINA



J'étudiais à l'université quand je l'ai rencontré. Nous habitons dans une cité étudiante loin de nos familles respectives comme des milliers d'étudiants de notre pays de l'Europe de l'Est. C'était une période de découvertes et de liberté, des conditions propices à l'amour. Tout me permettait de croire à mes rêves : obtenir un diplôme, décrocher un emploi, trouver l'amour et fonder une famille. Je suis rapidement devenue amoureuse de lui et sans le prévoir, je suis tombée enceinte.

C'était une surprise pour moi et un immense choc pour lui. Il m'a même proposé de m'accompagner en clinique si je souhaitais procéder à un arrêt de

grossesse. Cette proposition n'était pas envisageable pour moi. Elle allait à l'encontre de mes croyances, de mes valeurs. J'étais enceinte quand j'ai obtenu mon diplôme et j'allais certainement mettre cet enfant au monde. Voyant ma détermination, il décida de rester pour l'enfant, par devoir et non par amour pour moi. Il me le répétera très souvent d'ailleurs. C'est dans ce contexte que nous nous sommes mariés et que notre petite fille est née.

Ma volonté de donner une famille à ma petite fille était inébranlable. J'arriverais à nous unir malgré les réticences de mon mari. Mon amour le gagnerait même s'il me disait que je n'étais pas la femme de ses rêves et que je ne répondais pas à ses critères de beauté notamment... Mais pour moi, les femmes de rêve n'existent que dans les films. Dans la vie réelle, c'était bien avec moi et notre fille qu'il vivait. Je ferais ce qu'il faut pour qu'il soit heureux, pour que nous soyons heureux.

J'ai consenti à aller vivre avec sa famille à la fin de nos études. Notre vie commune

a débuté chez sa mère veuve. Je me suis sentie étrangère dans cette maison où mère et fils prenaient les décisions. Cette femme ne m'aimait pas et toujours mon mari prenait son parti. J'ai appris à me taire plutôt que de me faire humilier par eux.

Mon mari s'est mis à planifier un projet d'immigration au Canada. J'y ai vu une occasion de nous affranchir de l'influence de sa mère qui n'avait que mépris à mon égard. Nous avons réalisé ce projet d'immigration malgré les nombreuses embûches rencontrées. J'ai dû partir, accepter d'apprendre le français et de recommencer les études pour compléter une nouvelle formation et me trouver un emploi. Je croyais que nous mettions en place les conditions pour une vie nouvelle. J'étais terrassée lorsqu'il m'a annoncé que sa mère viendrait nous rejoindre et vivre avec nous.

Malgré mon désarroi, j'ai accepté, croyant que s'il était satisfait, il resterait et il finirait par m'aimer. Je me suis peu à peu soumise à sa volonté et à ses désirs.

Je le faisais pour les petites et les grandes décisions, mais aussi peu à peu dans les moindres gestes du quotidien. Par exemple, contre mon gré, je laissais toute la place à sa mère puisqu'il l'entendait ainsi, je cuisinais et décorais en fonction de ses goûts et même nos rapports sexuels étaient en fonction de ses seuls besoins.

Malgré tous mes efforts, son attitude ne s'améliorait pas. Au contraire, ses colères et son mépris augmentaient. Il ne manquait pas de me dire que les autres femmes étaient belles, qu'elles savaient se mettre en valeur tandis que moi je grossissais, que je ne faisais pas attention. Il me faisait bien comprendre que je ne le séduisais pas, que je n'étais pas belle. Malgré cela, je devais satisfaire son très grand appétit sexuel. Clairement, il n'y avait pas d'amour lors de ces rapports. Il trouvait toujours une façon de me le rappeler. Cela ne l'empêchait pas d'en exiger quasiment à tous les jours, me disant qu'il en était de mon devoir. N'avais-je pas un avenir grâce à lui ?

Je me suis effacée tranquillement. Je

suis devenue un fantôme, le fantôme de ma vie.

Je n'ai pas tout de suite réalisé que ce qui me poussait à me soumettre à ses désirs avait progressivement changé. Au début, ça me réjouissait de lui faire plaisir. Peu à peu, je le faisais pour ne pas le perdre, croyant qu'un « homme satisfait ne part pas ». À la fin, c'était pour éviter son agressivité, j'avais peur. Les tensions étaient palpables. Je m'efforçais de répondre à ses besoins. J'avais intégré l'idée que si je m'opposais à lui, si je soulevais le moindre doute ou pire, si je refusais de me plier, l'atmosphère devenait irrespirable. Ça contaminait tous les aspects de notre relation, mais c'était encore pire en ce qui concerne la vie sexuelle. Alors je fermais les yeux.

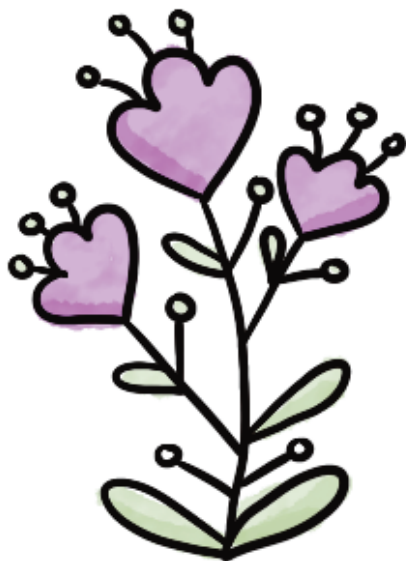
Me soumettre et fermer les yeux, voilà ce que j'ai fait et refait pendant toutes ces années. C'est ainsi que je n'ai pas vu venir notre séparation. Un jour, il a considéré que son devoir envers moi et ma fille était complété. Il m'avait soutenue pour les formations et les nombreuses démarches

faites pour l'obtention d'un emploi. Dès qu'il a senti que je pouvais être autonome, il n'a pas tardé, il m'a quittée. Dans son esprit, il avait respecté sa part du contrat. Il s'était bien gardé de me faire part de cet engagement moral et de son intention de me quitter. Quel choc ! Quand je repense à tous ces efforts tournés exclusivement vers lui, à en devenir l'ombre de moi-même...





# MARTHE



J'ai pris ma décision au petit matin. Je vais divorcer. Je ne sais pas par où commencer, mais ce qui est clair à présent c'est que je ne veux plus vivre avec lui, je veux qu'il parte et je veux garder ma maison.

J'en ai parlé avec Michèle parce que je savais qu'elle me soutiendrait dans ma démarche. Elle va m'aider à trouver des ressources pour que j'aie toute l'information nécessaire. Nous avons convenu qu'elle m'accompagnerait pour rencontrer une avocate qui travaille au centre des femmes qu'elle fréquente depuis qu'elle a pris sa retraite. C'est à moi de prendre le rendez-vous puisque

c'est ma décision, mais je suis si nerveuse que j'aurai besoin d'elle pour ne rien oublier de ce qui se dira durant cette rencontre.

J'ai demandé à Michèle de rester discrète pour le moment. De mes quatre enfants, c'est d'elle que je suis la plus proche. Sa sœur et ses frères m'ont souvent encouragée à me séparer de leur père. Que personne ne me dise « tu aurais dû partir plus tôt ». J'avais mes raisons. Je croyais qu'il pourrait changer. J'ai 85 ans et je veux divorcer après 65 ans de mariage. Je me répète ces mots dans l'autobus qui nous mène au centre des femmes. C'est ce que je dirai d'abord à l'avocate. Michèle me tient doucement la main, elle est discrète dans son affection. Je sais que je peux compter sur elle. Je répète ma propre histoire à moi-même, celle dont j'ai écrit les grandes lignes ce matin. Comment résumer 65 ans de violence ?

J'avais vingt ans quand je me suis mariée. Mon mari était, comme moi, d'une famille ouvrière de la basse-ville de Québec. Jusqu'à mon mariage, j'ai

travaillé dans une usine de textile. Lui, il était commis de bureau au Gouvernement du Québec, c'est ce qu'il a fait toute sa vie. J'ai quitté mon emploi après le mariage. C'était la coutume à l'époque : un homme devait faire vivre sa femme, ce n'était pas bien vu de travailler quand on était mariée. J'étais fille unique. Nous nous sommes installés dans la maison de mes parents dans le quartier Saint-Sauveur. Nous n'étions pas riches, mais à quatre personnes nous y arrivions sans problème. Nous envisagions même d'acheter une voiture. Je me souviens bien de la première fois où il n'est pas rentré après le travail. Il devait prendre une bière à la taverne avec des amis puis rentrer pour le souper. J'étais dans tous mes états quand il est rentré au petit matin. Il était exubérant, les poches pleines de billets de banque. Il avait joué au poker et il avait tout raflé. Il allait nous acheter un téléviseur. C'était le 1er juin 1957, c'était sa première disparition, mais ce ne serait pas la dernière fois que je m'inquiéterais ainsi. Ça s'était bien terminé, il avait gagné, mais ce serait rarement le cas.

Poker, courses de chevaux, paris de toutes sortes, billets de loterie, machines à sous, tables de jeu légales ou illégales, virées au casino. Les montagnes russes de la vie avec un joueur. C'était mon avenir, je ne le savais pas encore et j'étais enceinte de notre premier enfant. Pour le moment, il était joyeux, euphorique. Ça ne durerait pas bien longtemps.

Le jeu et ses conséquences se sont infiltrés au coeur de notre vie. L'argent manquait, parfois même pour la nourriture. Mes parents prenaient en charge alors la plupart des dépenses, en silence. Mais le pire était ses sautes d'humeur. Quand il se montrait fébrile, impatient, quand il comptait jusqu'au moindre sou, je savais qu'il était sur le point d'avoir une « attaque » de jeu. Il disparaissait au moins une fois par mois durant toute la fin de semaine. S'il gagnait, c'était la joie. Il nous couvrait de cadeaux. Même les enfants ont appris à ne pas s'attacher à leurs jouets, à leurs vélos. Combien de fois ses cadeaux ont-ils disparu pour se retrouver dans la vitrine de la pawn

shop de la rue Saint-Vallier ? Il nous a condamnés à la pauvreté et aux sévices.

Quand il perdait l'argent de l'épicerie ou des cadeaux de Noël, je devais me taire, je l'ai appris à mes dépens après qu'il m'ait battue la première fois que je me suis plainte. Il était irritable, désespéré pour trouver de l'argent. J'essayais de cacher des petites sommes dans tous les coins de la maison pour les mauvais jours. Il pouvait renverser tous les meubles pour découvrir la moindre somme. Il lui est arrivé de courir après l'un des garçons, parti acheter du lait, le rattraper, le frapper et lui arracher le billet de cinq dollars pour le transformer aussitôt en billet de loterie. Mes parents nous protégeaient jusqu'à un certain point. Mon père s'interposait entre lui et les enfants. Quant à moi, j'étais sous l'autorité de mon mari et je subissais ses crises. Puis, mes parents sont morts tous les deux en 1966, emportés par le cancer à six mois d'intervalle. Mon père m'a laissé la maison familiale en me prévenant : j'ai pris toutes les garanties possibles, ne le

laisse pas la vendre, c'est ta seule sécurité à toi et aux enfants. En effet. Mais il fallait bien que je l'entretienne cette maison, que je paie les taxes, et je ne pouvais pas compter sur mon mari.

C'est là que j'ai décidé de travailler, de faire de la couture à la maison, surtout des altérations et des réparations. Bonne couturière, j'ai eu rapidement de nombreuses clientes dans le quartier. Au début, il ne m'a rien demandé. J'ai cru un moment que je pourrais donner une certaine stabilité financière à notre ménage. Nous avons quatre enfants et des dépenses à l'avenant.

Quand il était au travail et les enfants à l'école, j'installais ma machine à coudre dans le salon pour profiter de la lumière du jour. J'aimais ce travail et j'y consacrais tout le temps que me laissaient les tâches ménagères. Un beau jour, en plein après-midi, il est entré en claquant la porte et en me réclamant de l'argent. Il avait des dettes à rembourser, sinon ça irait mal pour lui. Voyant que je restais

assise à la machine, il a tiré sur le vêtement sur lequel je travaillais et il l'a déchiré. Je ne bougeais toujours pas, j'étais sidérée, effrayée par sa violence. Il a poussé le moulin à coudre vers moi. Il est tombé sur mes jambes et il m'a écrasé les pieds. Je ne sais même plus ce que nous avons raconté comme histoire à l'hôpital : mes deux pieds étaient cassés. J'en ai gardé des séquelles, je marche avec difficulté quand le temps est humide. J'avais compris. Je devais lui remettre mon argent, tous mes gains, sans histoire.

D'ailleurs, il ne voulait plus que je m'installe pour travailler au salon. Qu'est-ce que les gens allaient penser, qu'il ne pouvait pas nous faire vivre ? Je devais recevoir mes clients discrètement par la porte arrière et travailler au sous-sol, à l'abri des regards. J'ai continué à y travailler jusqu'à ce que je perde le contrôle de mes mains à cause de l'arthrite. Nos quatre enfants sont partis tôt de la maison. J'aurais aimé qu'ils fassent des études, que je puisse les aider dans leurs premières années de vie adulte,

mais je n'en avais pas les moyens. Ils ont dû se débrouiller tout seuls. Mon mari disait que c'était normal. C'était ce qu'il avait fait. Et la vie continuait cahin-caha. Les enfants tentaient de m'aider du mieux qu'ils le pouvaient. En cachette.

À 65 ans, quand j'ai eu droit à ma pension de vieillesse, j'ai essayé de partir. Je devais aussi lui donner cet argent, c'en était assez, vraiment. Je suis allée m'installer chez Michèle durant un mois. Il a usé de tous les moyens pour que je revienne : les reproches, les menaces, les cajoleries, les promesses, les cadeaux. Comme rien n'y faisait, il a menacé de se tirer en bas du pont de Québec. Puisque je n'avais plus confiance en lui, ce serait fini pour toujours. J'ai eu peur pour lui. Je n'avais pas le cœur de l'abandonner à son mal de vivre. Au fond, ce n'était pas un mauvais homme, il était aux prises avec ses démons. C'était plus fort que lui. Et puis pour la première fois, il reconnaissait qu'il avait un problème et il était prêt à suivre une thérapie. Tout changerait. Il m'aimait. Il avait besoin de moi et des

enfants. Sans nous, sa vie était vide. Nous pourrions avoir une belle vie, peut-être même aller en voyage.

Ça n'a pas duré bien longtemps. Six mois. Puis, il a disparu à nouveau pendant deux jours, il a vidé le compte de banque, rempli la marge de crédit. Une histoire connue. J'avais été bête de croire qu'il pouvait changer par amour. Je m'en voulais. Je suis restée parce qu'avec le temps et l'âge aidant, il s'est calmé. Il ne me frappait plus et il contrôlait ses habitudes de jeu, jusqu'à un certain point.

Nous étions deux petits retraités avec des revenus insuffisants pour entretenir une maison. Mon mari insistait pour que nous la mettions en vente. Je ne voulais pas. J'y étais très attachée et c'était mon seul bien. Si je la vendais, je perdrais tout. L'argent de la vente serait une tentation beaucoup trop grande pour mon mari. Il fallait changer le toit et la banque nous refusait tout crédit. Je ne savais plus quoi faire. C'est lui qui a demandé de l'argent aux enfants pour les travaux. Pour la

maison de votre mère. Il a tout joué, tout perdu, avant le début des travaux. C'en était trop.

Je crois en Dieu et en sa miséricorde. Mais cette fois, je Lui ai demandé que mon mari ne revienne pas, qu'il meure à une table de jeu. Je sais bien que je ne dois souhaiter la mort à personne.

J'ai bien réfléchi, madame. Je veux divorcer et je veux rester dans ma maison jusqu'à la fin. Conseillez-moi. Aidez-moi à trouver les moyens.

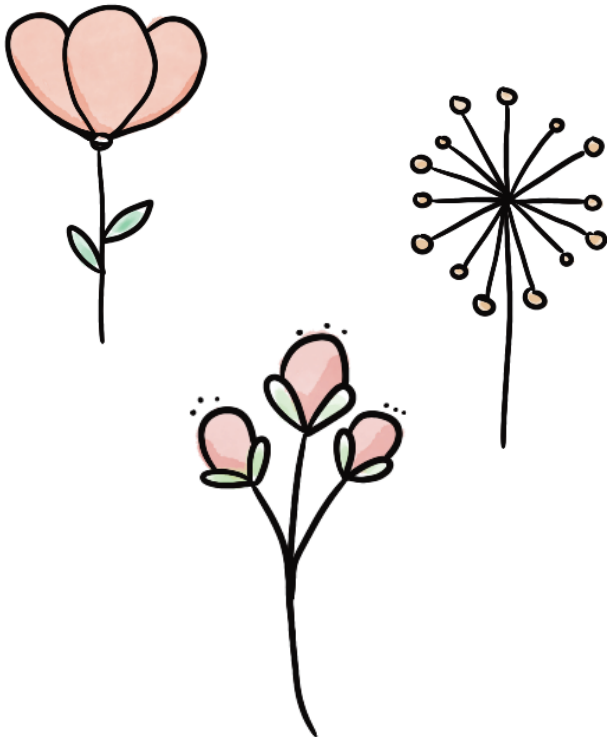


# MONIQUE, ANDRÉE ET SUZANNE

Été 1951

**Monique – le 20 juin**

**J**e suis née à l'hôpital de la Miséricorde de Québec en 1934. Ma mère m'y a abandonnée, je ne sais rien d'elle. J'ai grandi à l'orphelinat d'Youville à Giffard. Mon plus cher désir aurait été d'être adoptée par une famille aimante. Mais c'était difficile de trouver des parents adoptifs pendant la Crise. J'étais toujours à l'orphelinat en 1948 parmi les 600 enfants qui y vivaient dans des conditions difficiles. En fait, très peu d'entre nous étaient orphelins, on nous avait abandonnés ou placés. Les Sœurs de la Charité étaient dures avec nous, elles disaient qu'elles devaient nous dompter.



Certains enfants y ont connu l'enfer, mais la loi du silence régnait. Nous voulions sauver notre peau, chacun pour soi. Pour moi, la vie à l'orphelinat était surtout monotone. Je me disais souvent que je n'aurais pas dû naître, que Dieu aurait dû m'épargner le calvaire d'être seule au monde.

J'avais 14 ans quand j'ai été placée dans une famille de cultivateurs du Bas-du-Fleuve. Nous survivions sur une terre de roches près de la frontière américaine. C'est là que j'ai rencontré mon mari. C'est un cousin éloigné de la famille, il se cherchait une femme pour s'établir. C'est un homme grand et fort qui parle peu. Ni beau, ni laid, il a l'air en bonne santé, c'est ce qui compte pour survivre dans ce coin de pays. On le dit bon chasseur, il y aura de la viande à la maison. Il a fait la guerre et il a été blessé à la jambe, il en conserve une boiterie. Je ne suis même pas certaine qu'il m'a regardée. Sans avenir, je ne pouvais pas dire non.

J'ai 17 ans et demain sera le jour de mon mariage. Un mariage de pauvres. La patronne m'a prêté une robe trop grande que nous avons ajustée avec des épingles.

Elle devra servir à nouveau pour les filles de la maison. Elle m'a dit tout bas que je devrais me laisser faire durant la nuit de noces. Fermer les yeux, me laisser faire et attendre que ça passe.

## Été 1962

### Monique – le 20 juin

Mes filles, je les aime plus que tout au monde. Pourtant, je suis incapable de veiller sur elles. Andrée a eu 10 ans aujourd'hui. Son père m'a demandé que ce soit elle qui lui apporte son dîner à sa cabane dans le bois. Qu'elle vienne seule, il avait une surprise pour elle. Elle avait tellement hâte, qu'elle a couru vers la cabane. Ma petite fille est rentrée de la cabane avec un paquet de bonbons. Le regard fuyant, muet, elle s'est enfermée dans la chambre des filles. Elle, si rieuse. Je crains le pire. C'est lui le père, le maître de la maison, le patron de la ferme. Nous lui appartenons.

### Andrée – le 24 juin

C'est moi qui apporte maintenant à papa son dîner. Il me cajole, m'appelle ma petite



chérie. Il me prend sur ses genoux et me met sa langue dans la bouche. Sa langue de serpent. Je n'aime pas ça. Je ferme les yeux pour ne pas voir, pour ne pas sentir, pour que ça finisse. Il me donne des bonbons. Mes sœurs sont jalouses, maman aussi. Il m'aime plus qu'elles, mais je sens que ce n'est pas normal. Je me tiens loin de lui à la maison.

### **Monique – le 25 juin**

Andrée s'est mise à pleurer quand j'ai décidé d'aller à la cabane à sa place ce midi : papa ne sera pas content. J'ai vu la déception sur le visage de mon mari. Puis, la colère. Ne fais plus jamais ça, je ne veux plus te voir ici, c'est Andrée qui doit m'apporter mon repas. Il ne m'a pas frappée, pas cette fois-là, je l'ai échappé belle. C'est un homme dur, il bat les enfants quand ils lui désobéissent et il me frappe quand il n'est pas content ou qu'il s'impatiente. C'est vrai que parfois je suis un peu lente, mais les enfants sont encore si petits. Il fait régner la terreur autour de lui. J'ai bien essayé de parler de ses colères à M. le Curé. Sa réponse ? « Ma pauvre Monique, vous

allez gagner votre ciel. Et puis, votre mari, vous devriez le convaincre de venir à l'église pour le bien de son âme. »

Moi, sa mère, je ne peux rien faire pour Andrée. C'est lui le chef de famille et nous n'avons nulle part où aller. Qui pourra m'aider ?

### **Andrée – le 30 juin**

Papa a baissé son pantalon aujourd'hui. Il a dit : « Prends ma queue dans ta main. » J'ai fermé les yeux et j'ai fait ce qu'il a dit. Quand je suis rentrée à la maison, j'ai dit à maman que je voudrais aller au pensionnat cet automne. Elle m'a dit qu'elle verrait ce qu'elle pouvait faire, mais que j'étais un peu jeune pour ça. Cette nuit, j'ai entendu papa crier, puis maman pleurer. Je crois qu'il l'a encore frappée. J'ai peur. Qu'est-ce qui va m'arriver ?

### **Été 1992**

#### **Andrée – le 19 juin**

Demain, c'est un grand jour. J'aurai 40 ans et nous serons tous réunis chez mes parents pour la première fois depuis bien

des années : mon frère Serge, mes sœurs Suzanne et Thérèse, qui est accompagnée de son mari Richard et leurs deux filles Manon et Dorothee. Nous sommes dispersés aux quatre coins de la province et, pour tout dire, nous nous connaissons si peu. Cette réunion est inhabituelle. Nous avons tous quitté la maison dès que possible. Papa était un homme silencieux, mais irritable, il n'y avait pas beaucoup de joie à la maison. J'ai vécu à Rimouski, seule, la plus grande partie de ma vie. Depuis que je suis entrée au pensionnat, en fait. C'était plus commode pour l'école. Il fallait près de 3 heures par jour en autobus scolaire. Nous étions une famille démunie et maman s'arrangeait avec le curé pour que la paroisse puisse payer le pensionnat. Je croisais bien mes petites sœurs au couvent, mais je ne rentrais même pas à la maison pour l'été. Je payais une partie de ma pension en travaillant dans le jardin des Sœurs l'été. Mes sœurs et mon frère, eux, rentraient à la maison pour travailler aux champs. J'ai arrêté l'école au secondaire 5. Les études, ce n'était pas facile pour moi. Je comprenais tout, j'allais malgré tout

d'échec en échec, parce que je ne terminais jamais les examens dans les délais. On me dit trop perfectionniste comme si la perfection était un défaut. Nous vivons dans un monde où l'on se contente du minimum, pas moi. Malheureusement, je n'ai jamais réussi à garder un travail bien longtemps. Travailler dans une équipe, c'était trop difficile pour moi. Depuis 20 ans, je fais des ménages, à mon rythme. J'ai des clientes qui, comme moi, aiment que ce soit bien propre.

Quand je rends visite à mes parents durant le temps des Fêtes, mon frère et mes sœurs y sont rarement, surtout Suzanne qui voyage beaucoup. J'ai hâte à ma fête. C'est ma petite sœur Thérèse qui a eu l'idée. Elle veut que ses filles connaissent son oncle et ses tantes.

### **Suzanne – le 20 juin**

Nous sommes tous réunis autour de la table pour fêter les 40 ans de ma sœur Andrée. Je ne me souviens pas de telles retrouvailles familiales. Tout le monde est de bonne humeur même nos parents, maman est

moins réservée qu'à l'habitude, elle sourit, papa, lui, est plus détendu, heureux sans doute de présider la table et de régner sur sa famille. Andrée est tout sourire, comblée d'attentions et de cadeaux. Ma pauvre grande sœur, elle est bien seule dans sa petite chambre propre à Rimouski. C'est moi qui suis allée la chercher en arrivant de Montréal. C'est comme si elle était demeurée au pensionnat toute sa vie, emmurée dans sa routine. Comme si, pour elle, le temps s'était arrêté. Elle est mon aînée de deux ans seulement, mais on dirait qu'elle est plutôt la cadette de notre mère. C'est vrai que je suis la « dévergondée » de la famille. Je me suis installée toute jeune à Montréal pour y poursuivre mes études, faire carrière en finances et décider seule de ma vie. J'ai si peu à voir avec le reste de la famille. Je ne serais pas venue si Thérèse n'avait pas insisté. Je déteste mon père, cet homme violent qui a terrorisé notre pauvre mère, mariée si jeune à 17 ans à un inconnu qui aimait trop les petites filles. Après sa femme, il s'en est pris à ses filles. Il ne s'agit pas d'amour bien sûr ni d'une maladie, c'est une pulsion de destruction

massive. J'ai passé des années en thérapie pour me guérir, pour être capable d'avoir des relations à peu près normales avec les hommes. En fait, j'ai choisi de vivre seule, c'est tellement plus simple.

Nous n'en avons jamais parlé. Entre nous, les sœurs, le secret s'est perpétué. Aujourd'hui encore, nous ferons comme si rien ne s'était passé. Pourtant, je sais qu'Andrée a été sa première victime avant qu'on ne l'envoie au pensionnat. Maman a tout fait pour la sauver. Après le départ d'Andrée, c'était à mon tour. « Tiens-toi loin de lui », c'est tout ce que maman a trouvé à me dire. Elle était sous son emprise, terrorisée comme nous toutes. J'ai fui la maison plusieurs fois jusqu'à ce qu'on me place en famille d'accueil. Jamais personne ne m'a vraiment demandé pourquoi je ne voulais pas rester dans notre famille. J'imagine que Thérèse n'y a pas échappé non plus. J'entre dans cette maison et je redeviens cette enfant sur ses gardes pour que rien ne lui arrive de mal.

Nous sommes tous là à faire semblant que nous sommes une famille normale avec un

père et une mère aimants qui ont bien pris soin de nous.

Et puis, ses mots à lui : « Vous êtes tous bien gentils d'être venus, mais je dois aller travailler, un cultivateur, ça ne prend pas de congé. Vous enverrez Dorothée à ma cabane pour ma collation de 4 heures. » Serge et Richard continuent à faire des jeux de mots, sans remarquer le grand malaise qui s'est installé entre nous, les femmes. J'ai vu ma mère qui baissait les yeux, Andrée, la bouche ouverte, le regard perdu dans le vide comme si elle n'arrivait pas à saisir ces mots, ou peut-être ne les saisissait-elle que trop bien. Thérèse prend Dorothée dans ses bras sans rencontrer le regard de notre père. Comment ose-t-il réclamer sa petite-fille ? Je me suis levée, les poings appuyés sur la table. « Personne n'ira à ta cabane, vieux sale. Nous partons. Et si elle le veut, j'emmène ma mère avec moi. Tu sais pourquoi. C'est de l'inceste et c'est fini, papa. »



# MARGO



**E**ncore une fois, elle m'a giflée.  
Encore une fois, elle a laissé la  
marque de sa main sur ma joue.

Encore une fois, elle m'a traitée de  
tous les noms.

Et encore une fois, je me suis retrouvée  
devant mon miroir à regarder le reflet de  
cette jeune fille seule et brisée que je suis.

Je n'ai jamais connu mon père. Elle ne  
m'en a jamais parlé. Je ne porte même pas  
son nom. Je suis sa fille, sa propriété, sa  
déception et sa honte.

Je ne connais pas non plus l'histoire de  
ma naissance. Tout ce que je sais, c'est que

j'existe. J'ai grandi à ses côtés. Mes journées se ressemblaient. Jamais rien de nouveau, jamais rien de beau.

Elle me laissait souvent seule la nuit. Elle partait avec ses amis pour « respirer » et « s'amuser ». Je me recroquevillais alors dans ma chambre, et je l'attendais. Dès que j'entendais la clé tourner dans la porte, je faisais semblant de dormir.

Que de nuits j'ai passées à me questionner sur mon père. Pourquoi ne vient-il pas m'arracher à cette vie sans amour ? Pourquoi ne demande-t-il pas de mes nouvelles ? Et quand je faisais l'erreur de lui poser la question, elle s'emportait et me frappait en me disant que c'est à elle que je dois mon existence. C'est elle qui me l'a donnée et je dois lui être éternellement reconnaissante.

Je suis arrivée par accident dans sa vie. Elle ne m'attendait pas et ne me voulait pas. Elle ne cesse de me le répéter. Des câlins, je n'en ai jamais eu. Des bisous, rarement et du bout de ses lèvres. Je ne me suis jamais sentie aimée, mais elle était tout pour moi.

J'existe pour elle. C'est ma responsabilité de prendre soin d'elle et de la soutenir financièrement. Un devoir que je lui dois parce qu'elle m'a donné la vie. Et quelle vie !

29 ans à satisfaire ses besoins.

29 ans à écouter ses lamentations.

29 ans à travailler pour la rendre heureuse et surtout fière de moi. Être la première de ma classe. Avoir un métier qui rapporte beaucoup d'argent. Acheter une voiture, une maison et tout ce qu'elle souhaite.

« C'est ton devoir. »

Pourquoi ?

Je suis avocate. J'ai réussi mon examen de barreau haut la main. J'écoute et règle les problèmes des autres, mais mes problèmes, je ne leur trouve aucune issue.

Elle n'est pas comme tous les autres. Elle a les traits, mais non le caractère. Elle a les mains pour empoigner et non pas pour serrer. Elle a la parole facile et les mots pour blesser.

Sa présence m'étouffe. Ses paroles me font mal. Ses mains me brutalisent. Mais je ne peux pas m'éloigner. Je ne peux pas la quitter, la laisser seule face à la vie, sans emploi et sans aucune ressource. Ma destinée est liée à la sienne.

Je regarde le miroir encore une fois et je vois dans les yeux qui me regardent ses yeux. Le contour de mon visage me rappelle le sien et mes lèvres minces les siennes.

Comment pouvais-je autant lui ressembler ? Est-ce que je suis vouée à être comme elle ? Si je réussis à partir et à fonder une famille, est-ce que mes enfants subiront mon sort ? Est-ce que je ferais les mêmes erreurs ?

# L'ESPOIR MOT PAR MOT

Ce projet a été réalisé par Concertation Femme

## CONCEPTION ET COORDINATION

Maysoun Faouri

## AUTEURES

Lucie Bernier

Sylvie Cantin

## DIRECTION ÉDITORIALE

Yara El-Ghadban

## CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE

Sabrina Cayer

## DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022

Tous droits réservés.



# À PROPOS

Concertation Femme est un lieu d'accueil, de rencontres, d'échanges et de partage où toutes les femmes peuvent se réunir, discuter et créer des liens de solidarité. Dans une ambiance serviable et chaleureuse, une équipe à l'écoute tente de trouver l'aide appropriée selon les besoins.

L'organisme a comme objectif d'aider les femmes à se prendre en main dans les aspects affectifs, sociaux, économiques et politiques, de contrer toutes sortes de violence- physique, psychologique, sexuelle, spirituelle et économique- exercée envers les femmes ainsi que de soutenir les nouvelles arrivantes dans leur intégration à la société d'accueil. De ce fait, Concertation Femme travaille à l'amélioration de la qualité de vie des femmes en leur offrant un contexte et un climat favorables à la recherche de solutions.

Les services offerts par l'organisme : accueil et référence, écoute, information juridique, activités de promotion de la santé des femmes, intégration des femmes immigrantes, activités d'éducation, halte-garderie, sorties culturelles, cercles de paroles interculturels, et artisanats.

1405, boulevard Henri-Bourassa Ouest, bureau 012  
Montréal, Québec, H3M 3B2  
514-336-3733  
info@concertationfemme.ca







CONCERTATION  
FEMME